

Jean-Marie LUFFIN

BONIMENTS

Nouvelles, poèmes et réflexions

Jean-Marie Luffin

BONIMENTS

Nouvelles, poèmes et réflexions

Du même auteur

Essais et chroniques

Aphourismes (anthologie), éd. Tirtonplan, Pont-à-Celles, 1994 - *Les Limbes tyranniques*, éd. Dricot, Liège, 1994 - *Douceurs nomades*, 2000, inédit - Monologues avec variations sur un thème démocratique, 2006, inédit - *Les petits devoirs du bonheur citoyen*, 2006, inédit - Art et société, 2006, inédit - *Chroniques de Démocratie Plus*, 2005 à 2010, inédit - *De quoi dépendra le sort de notre civilisation ?*, 2007, inédit - *Pour peindre le dimanche « démocratiquement »*, 2008, inédit - *La voix du doute*, 2009, inédit - *Sonne l'heure*, 2011, inédit. - *L'Espace, berceau de notre histoire*, 2012, inédit - *On ne méprise pas impunément la nature*, 2014, inédit.

Récits - Nouvelles – Contes

Conte citoyen, éd. Dricot, Liège, 1995 - *Boniments*, 1998, inédit - *Trois contes pour un soir serein*, éd. Sol'Air, Nantes, 1994 - *Exercices d'écritures de l'élève Nonyme*, 2009, inédit.

Technique – Loisirs

Caprices pour une carte (illusionnisme), 2000, inédit - *Le manuel du récitant*, 2000, inédit - *Se changer soi pour changer le monde*, 2002, inédit - *Le petit Rodin* (jeux de réflexion, énigmes), 2004, inédit.

Théâtre – Poésie

La pastorale, (création à Bruxelles, en 1997), inédit - *Les porcelaines de capharnaüm*, 1998, inédit - *Écoute ceci*, 2001, inédit - *Femme multiple*, éd. Tirtonplan, Pont-à-Celles, 1995 - *La part manquante*, 2006, inédit.

Histoire

Lieux littéraires, de Van Bruaene à aujourd'hui, à Bruxelles et ailleurs, 2000, inédit.

L’AFFICHE

Vous ne pouvez pas ne pas l’apercevoir. Elle s’impose à vous comme une sorte d’éclatement en noir et blanc. Avec un large bord désuet. C’est son cachet, c’est son atmosphère qui vous frappe d’emblée. Et puis, on n’en voit plus de pareille. Cette image vous interpelle, comme ça, au hasard d’un coup d’œil. Tout en elle porte l’émouvant d’une ambiance oubliée qui fleurit rapidement et se fane aussitôt le diaphragme obturé. Vous entendez le bruit du monde qui s’est figé pour l’éternité dans un territoire à deux dimensions. Rien ne dénature votre jubilation. Le moment tout entier s’instaure image. C’est un cliché pris sur le vif. Une saignée furtive dans le siècle qui représente un banal carrefour dont, évidemment, vous ne connaîtrez rien. Une espèce de nid vide au croisement de trois rues grises et ombrées. Vieux quartier modeste d’une époque indéfinie durant laquelle vous n’étiez pas encore immergé dans le concevable, dans le « Je ». Sur cette affiche : un lieu dépouillé, assoupi comme un désert d’où le vent à tout ôté de la chaleur et de la vie. Excepté deux gamins et un chien.

Un bonheur d'abord, lorsqu'il est aussi étrange, inattendu, ne trouve pas son nom. On peut appeler cela une atmosphère qui remue en vous l'histoire d'avant vous. Il n'y a aucune voiture, pas de panneau publicitaire ou de signalisation quelconque. Des trottoirs nets, propres, vides. C'en est presque artificiel. Juste le rectangle de quelques portes closes sur un rêve matérialisé d'après-midi silencieux et ensoleillé dans une petite bourgade à jamais inconnue. Les deux gosses jouent. L'un court, il devrait presque être reconnaissable. L'autre, également en mouvement, tourne le dos à l'objectif. Visage secret qui nous apostrophe d'autant plus.

Quel sort sera celui du chien ? Jouent-ils de concert ou la circonstance prête-t-elle à confusion ? C'est ce qui fait son charme à l'image surannée. Elle vous offre le surgissement de gamins et d'un chien à travers l'étouffement d'une fugace pesanteur contrastée. Une sérénité torride d'un été comme on n'en retrouve plus exactement le même une fois l'enfance passée. Le reste est absent, n'a pas d'intérêt.

Vous regardez. Une vague lourdeur grossit dans votre poitrine. Vous percevez combien le siècle s'est tassé sur lui-même. Combien la paix s'est faite rare, combien les arbres ont souffert. Les joies simples se sont dissipées dans le bruit et la vitesse. On appelle cela « nostalgie ». Mais c'est d'abord un souvenir du cœur qui n'oublie pas.

Évidemment, les deux petits garçons et le chien sont morts. Nul ne s'en soucie. C'est ainsi. Trois petits fantômes s'insurgent dans la cible de votre regard. Trente, peut-être cinquante ans d'intervalle entre eux et ce moment de rencontre hasardeux. Une part du bout du monde qui ne s'est fait qu'hier.

A l'époque de la photographie, le son d'une voix devait sonner clair et haut dans le canyon des rues dégagées encore de l'agitation moderne. Il n'était pas nécessaire de hausser le ton ni de prendre garde à la rage automobile. Les mioches couraient dans ce prolongement coutumier des zones d'escapades, au-delà des façades hermétiques. L'heure se passait à préparer, en d'autres lieux, l'irréparable du devenir, chevillé au corps des vivants. Dans ces rues, il n'y a que le blanc de la jeunesse et le noir de l'insouciance. Les enfants et le chien semblent engagés dans une poursuite mystérieuse. Les voilà au cœur de ce carrefour sans nom, aujourd'hui sans doute aussi disparu. Cette minute était d'une importance capitale dans la vie du photographe et de ses sujets éphémères. S'il fallait faire un arrêt sur image, vous choisiriez ce petit coin de cité, entre ombre et lumière, dans l'assoupissement qui ressemble au temps juste après un cataclysme.

Cet enfant qui s'amuse et qui ne se retournera pas, ce pourrait être vous en train de suspendre la palpitation tremblante des jeux de naguère, avec le regard absent que vous portiez sur un avenir incon-

sistant. Ainsi se passe-t-on la vie. Le souffle s'accélère, on suffoque sur des hoquets, on trébuche sur des obstacles-souvenirs, les yeux s'humidifient. On cherche rapidement, on choisit. La conséquence peut en devenir ce spleen anodin. Ou l'indifférence.

Il suffit d'une affiche anonyme. Assez fulgurante pour vous gifler la mémoire comme aucune parole d'homme ne pourrait le faire. Vous pourriez tout aussi bien achever votre parcours là, dans ce carrefour. Définitivement vêtu de l'absurdité de la mort.

PANTIN

Les rideaux sont d'un rouge fatigué. Parfois ils tressaillent mollement. Sur une petite scène pouilleuse se découvrent alors des bras blancs, des jambes gainées de noir. Furtivement, une porte souillée se dérobe et dégorge une silhouette qui ne s'attarde pas. Dos voûté, regard fuyant, menton bas, elle s'enfonce dans la rumeur citadine maussade. Musique classique de ces rues où l'amour n'est jamais au rendez-vous.

En caravane lente, des véhicules frôlent les façades. Des éclats de néons jettent une lueur froide sur les carrosseries. Moteurs circonspects. Derrière l'ombre qui vient d'émerger, la frontière vitrée sépare le monde des offrants de celui des demandeurs. Une fois à l'intérieur, les privilégiés ne franchissent pourtant pas le mince fossé. La brisure est là, en permanence, invisible. Elle devient seulement un peu plus souple, le temps de compter les petits cadeaux. Revenue se vautrer, lascive, une fille plaque un sourire tout neuf sur ses lèvres venimeuses. Le corps se love dans l'une des attitudes attractives, homologuées par les anciennes. D'un doigt prometteur, il suffit ensuite d'effleurer subtilement un sein à prix d'or.

Vient bientôt la cigarette, pour fumer comme il faut, à dose létale. Gestes indexés au tarif le plus serré. Il en va de la survie de la fille, même si ses prières butent toujours sur "...et délivrez-nous du mâle...". Le vert fluorescent lui va comme une peau de pomme. Comme un fruit défendu qui vous reste dans la main, pépins compris. Sous la mire de vos cils elle reconnaît le poignard du désir qui vous ronge le ventre, vous lacère, brise les derniers remparts. Une rédemption ne semble possible que si vous rejoignez le recoin promu aux rêveurs.

Faussement songeuse, elle n'attend plus que l'aube fade et triste. Une aube qui tarde toujours trop à venir.

ENTRE L'ECORCE ET LE COEUR

Ciseler l'impalpable d'une gouge presque retenue. Veiller à ne pas mordre à la hâte la matière brute. Ne pas pétrir les hanches farouches de la découverte. Ne pas en rayer la peau sensible. Permettre la mise au monde du chant d'avant la parole avec une musique de gestes scrupuleusement économes. Avec des frôlements d'amour qui se cherchent, tentent de se reconnaître dans le miroir de l'attente. Écrire enfin. Se faire scripteur, sans témoin autre que l'entre-temps innommable, invivable, diaphane et fugace que l'on appelle erronément *présent*. Toujours sans public ni juge. Rien que le geste gratuit. Un don de l'absence, un legs du possible. Devenir infime trait de lumière serré dans le faisceau du nombre. Modeler le signe incertain pour exorciser les deuils infinis et les mémoires entachées.

Vivre là, ce moment enrichi de toutes les peurs, de tous les devenir, d'une kyrielle d'espérances affublées du style élégant propre aux rêves utopiques. Vivre immobile. Enrayer la dictature des comportements flous. Capturer le mouvement seul de la joie impétueuse, couverte par la petite sourdine de l'encre qui s'étale. Noces laiteuses du papier intime

aux empreintes invisibles de la complicité. Rien, sans doute, n'est totalement perçu, profondément vécu, absolument compris. Nous perdons beaucoup de miettes, nous trébuchons souvent. Le parfum de nos sillages se dissipe dans le remugle des lâchetés, des piètres défaites et amers empires. Écrire, alors, parce que nous osons moins vivre ou préférons vivre plus ainsi. Sommes-nous sûr de choisir seul ?

La vie tourmente. La vie apeure beaucoup d'entre-nous. Lui est souvent préféré la nuit, l'obscur, le fracas qui remplit les angoisses jusqu'à ras bords de nœuds trop difficiles à défaire. Le tout échappe à qui ne fait pas un guet constant. L'existence se joue de toute attente, de toute certitude. Le pigment de l'âge inquiète autant que la mesure de joie que nous quêtons chaque jour. La soif est inextinguible, puissante comme la violence qui nous implose, nous défigure, nous englue dans le mirage des mauvais prétextes.

Nous ne faisons pas confiance à ce que nous pourrions devenir. La fleur nous séduit plus que le fruit. Tout reste à dire, à répéter. On ne redit pas assez l'art de vivre. On ne se convainc pas assez que l'on ne montera pas sur scène une seconde fois. Les actes suivants ne nous appartiennent pas. Ils sont encore à écrire ou déjà joués. Il faut beaucoup d'enfantillages pour ne pas se laisser grandir comme nos aînés le souhaitaient. Seulement, les pièges du hasard étalent leur brouillard sur ces prophéties. Puis, un jour, vous écrivez. Vous trouvez l'audace de

jeter un premier caillou dans l'eau laiteuse d'une page, vierge de vous. Et cela fait vite beaucoup de cercles concentriques et vicieux dans vos questions. Le premier pavé d'une longue digue est posé. Une nouvelle parole naît entre vos doigts. Personne n'est effarouché. Seulement, la digue revient toujours au même endroit. C'est une voie qui s'éloigne d'un premier silence et retrouve sa source, comme un oiseau reconnaît l'horizon qui lui dicte le cap de la migration.

L'écriture semble faire de vous un évadé fuyant un purgatoire indigne de votre conscience. Vous n'êtes coupable de rien et, cependant, vous ne parvenez pas à vous innocenter totalement. Bientôt vos ailes vous emportent sur d'autres rives, toujours plus loin les unes des autres, toujours en avant. Toujours tout près de vous. On ne se quitte jamais de l'œil. Vous vous essayez à faire l'écrivain, parce que vous taire est devenu un défi impossible à relever. Fuir est difficile. La vie de fugitif requiert beaucoup de contradictions. Il faut aimer le meilleur de soi-même et observer l'abjection qui, toujours, lance de nouvelles pousses vers le haut, vers l'esprit qui traque un air pur, une lumière vivante.

Un jour, apparaît le premier lecteur. Ce n'est pas encore le lecteur idéal, celui qui lit par-dessus votre épaule lorsque vous vous croyez seul et cependant vous lit avec une infinie condescendance. Vous seriez capable de faire son portrait de mémoire.

C'est pour lui que vous cédez à l'acte impératif d'écrire. Lui comprend tout de vous. Il vous épaulé, vous soutient. Son silence est son unique encouragement à le poursuivre de vos textes. Encore et toujours des textes, des rivages immaculés sur lesquels viennent mourir des vagues de mots. Il y en a de toutes les sortes. Certains sont lourds, font mal en bouche, ont de la peine à prendre forme. D'autres virevoltent sur eux-mêmes, s'entremêlent, se déchirent. Il en est des mutilés, des graves qui viennent de loin, qui creusent des abîmes profonds.

Votre premier lecteur est un peu votre disciple novice. Il vous découvre au berceau de votre art. Vous l'espérez illuminé par ce livre qu'il vient enfin d'ouvrir. Il pourrait même le lire dans le noir. Forcément. Parce que l'écriture se veut première étoile du monde. Elle est mère des galaxies, astre irradiant, signature grandiose de l'éveil. L'écriture distribue sa douceur dans l'œil et fait de courtes enjambées pour ne pas distancer celui qui parcourt la voie. Vous en êtes maintenant certain, la mort sera vaincue par une trace sur le papier, que d'autres hommes tiendront entre leurs doigts. Des hommes du futur qui n'auront pas pu vous voir vivre, rire ou douter. La postérité veut une histoire qui soit comme un fruit capable d'apaiser les petites famines du désespoir. Le livre se doit d'assouvir toutes les faims à venir. Pour qu'il n'y ait plus jamais de famine. Asseoir l'écriture, le chant muet qui ra-

mène aux origines secrètes et communes. La main sur la feuille épouse étroitement une paix tangible assaillie de vagues nerveuses, inquisitrices. La phrase meurt sitôt que la plume cesse de saigner. Alors, il faut transfuser d'autres phrases dans les veines de la vie. Dans cent ans, quelques-unes de ces phrases seront lues par une personne qui remodelera votre portrait, amplifiera les battements de votre cœur, la chaleur de votre langage. Peut-être. Puis, le livre refermé, tout se ridera en une lente coagulation. Vos textes dormiront parmi les millions d'autres cris bâillonnés.

Un jour, quelqu'un feuillettera à nouveau ce que vous aurez offert à une hypothétique postérité. Durant un moment une résurrection sera possible. Car si le talent incise profondément, alors il atteint le cœur, ce balancier tumultueux de la ferveur. La vérité ne se farde pas pour brûler d'une flamme hélas éphémère. Lui suffisent le silence et la solitude, les deux lumignons qui brillent dans la nuit cosmique de l'injustice ou de l'indifférence. Rien de neuf, en somme.

Ce n'est jamais que l'histoire répétée, le grand labour de l'existence dont vous portez haut le flambeau. Que de l'essentiel, qui doit être répété à l'infini, pour ceux à venir. Écrire, donc, pour palper en aveugle la terre promise du futur.

DITES-LUI

S'il vous venait, un jour, de la rencontrer (tout est vraiment possible), vous la reconnaîtrez immédiatement. Vous verrez une femme figée, arbrisseau grêle et noir, têtue dans la plaine vide. Approchez-vous d'elle lentement. Surtout ne l'effarouchez pas de vos gestes amples ni de vos sursauts de voix. Soyez papillon. Ayez l'air de descendre d'un nuage. Elle les aime beaucoup. A distance vous lui ferez ce petit signe-ci (...). Vous pourrez alors faire quelques pas dans sa direction. Dites-lui qu'un inconnu vous envoie, vous délègue sa parole afin de l'apprivoiser. Décrivez-le comme on dessine ce que l'on a à peine entre-aperçu. Ne cherchez pas à l'étonner ni à l'amadouer. Soyez sans recherche aucune, désintéressé, sans artifice.

Lorsqu'elle sera prête, annoncez-lui mon message. Dites-lui que j'attendrai. N'importe où. Longtemps. Même si elle choisit de suivre les chemins divers de sa haine. Je patienterai comme seules savent le faire certaines de nos nuits d'hiver, lorsqu'elles abandonnent leur sable d'étoile entre les bastions fissurés des espaces sidéraux. Si vous la trouvez en sanglots, maudissant sa défaite, dites-lui alors que je suis capable de fendre la coquille de ses larmes et d'en

d'en exhumer la petite graine du rire. Il se peut qu'elle doute de vous. Veillez bien à lui exprimer que la foi chemine sans relâche dans l'ombre du doute. Et aussi que l'arbre renaît volontiers de la morte saison. D'une vengeance tenace vous pouvez lui faire découvrir la vieille blessure, écaillée au bord de ses lèvres. Je vous fais confiance.

Dites-lui aussi que nous savons maintenant comment éviter les remous de la traversée, que les avaries ne nous ont pas jetés, tels des naufragés, sur une terre stérile. L'hospitalité est déjà un pardon concevable car la rancune n'est pas un humus favorable aux édens. Ensuite, délicatement, déposez mon symbole de paix entre ses yeux clos et son souffle tiède. Juste là où le delta du rêve prend le large.

Avant de la quitter, révélez-lui que mon gîte n'aura nulle porte close sur la plus faible, sur la plus fragile de ses promesses. Dites-lui tout cela, et que je l'aime pour tout ce qu'elle m'a donné. Pour tout ce qu'elle ne pourra m'offrir.

SEMAILLES

Certains ont trouvé cela bizarre. Il y en a eu qui n'ont rien remarqué d'anormal. C'est une observation facile à faire. On sent ces choses-là, aussi aisément que le merle sent la pluie venir et module son chant à l'infini. Il ne détient chez lui que très peu de livres. Non qu'il dédaigne la lecture, au contraire, elle lui serait plutôt familière et constituante de sa personnalité. Le geste de lire fait partie de ses mouvements de survie. Son aura s'en trouve un tout petit peu plus chaleureuse, tempérée. Avec la souplesse de la lenteur, de la réflexion, que l'on retrouve parfois chez certains sages d'Orient.

Pour autant, il n'a pas la fibre collectionneuse, ne souhaite ni impressionner, ni faire étalage de choses sues. Chez lui, les livres ne s'installent pas, les mots demeurent nomades, volatils. Livres rares, peut-être, mais toujours en partance, prêts à être offerts. Chaque livre est une porte sur l'horizon. Un livre, une porte. Sur le palier, d'autres portes qui ouvrent sur d'autres livres.

Nulle paresse dans l'indécision, aucun abysse béant sur l'indifférence. A peu de chose près, tout, chez lui, nourrit l'interrogation. D'ailleurs, comment lancerait-il une corde à qui se noie sans même s'en

rendre compte, s'il n'avait dans son bagage le mot, le mouvement de tête, l'allure adéquate ? Des noyés il en rencontre souvent. Toujours il lance une nouvelle bouée. Les autres, qui savent nager, œuvrent dans la discrétion, la retenue. Ils manœuvrent à gestes économes et étudiés. La natation cela s'étudie comme n'importe quelle autre science du corps ou de l'âme. Alors pourquoi lui, allez savoir ? Il a découvert cela au terme d'une lente introspection faite d'immersion dans le recueillement que permet une saine solitude sortie dans l'immobilité. C'est évident, les livres parlent. Avec leurs propres mots-clefs. Ils ouvrent des portes, toutes bien huilées, toutes prêtes à s'effacer devant celui qui pousse en avant sa curiosité comme on tient une bougie devant soi dans la pénombre enveloppante. Parfois, il y a des mots qui n'apparaissent sur aucune des pages habillées par l'imprimeur. Mais pourtant ils sont déjà là, entre les lignes.

Ce n'est qu'à certaines occasions, à l'heure la plus imprévisible, qu'ils se révèlent. Non plus sur la page, mais dans le fond déjà bien rempli de la tête. Ces mots-là cachent des braises. Une chaîne vivante rougeoie, discontinue, forte de milliers de mots qui entretiennent le discours silencieux de la mémoire. Parfois, une œuvre fait l'authentique explorateur, le sincère missionnaire de l'amour, l'apôtre d'un mot échangé contre deux silences : un pour la méditation, l'autre pour le remerciement.

Le lecteur est toujours un peu l'eau et le soleil utile aux semences que contiennent certains livres. La nuit vient doucement enluminer l'ordonnancement méthodique des tomes alignés. Chacun d'entre-eux soutenu par un univers qui aura la couleur personnelle, la température, la portée précise que lui donnera le lecteur à venir. Chaque lecteur est le jardinier de son propre champ littéraire. Une moisson par page. Tant de récoltes par livres.

Depuis sa découverte, chaque livre lu passe désormais de mains en mains. Un peu partout les fenêtres s'ouvrent grandes, de jour comme de nuit. Les mots essaient, se multiplient et s'en vont à la recherche de nouvelles oasis. Ainsi, de leurs propres pages, les livres migrent sans retour.

Sinon, par quel miracle les mots sages entreprendraient-ils de continuer à faire des petits, destinés aux esprits qui se gardent d'en venir à la lecture par peur de changer de vie ?

IVRESSE

Je m'en souviens, il n'y avait que la musique et nous. Rien que le ventre résonnant du violoncelle. Instrument calé entre ses jambes brunes, rondes, magistralement écartées, elle jouait, nue, dans l'atmosphère empoussiérée de ce grenier torride, baigné de la lumière céleste d'un moment dévolu au sacré. Le temps sans plus d'importance, réduit à l'offrande d'amour. Il y avait ce reflet changeant de la chevelure coulant librement sur les épaules de mon amie, le visage grave, le coude haut, souple qui articulait les mouvements d'archets. Yeux ouverts sur des strates à jamais ignorées du profane, respiration presque occulte, je contemplai les arabesques corporelles du chant des astres. Moment étrange suspendu dans la magie d'un instant privilégié. D'entre les cuisses de ma belle fusèrent bientôt des grappes turbulentes de lutins curieusement atrophiés. Farfadets hilares, gnomes hirsutes en chamade, coquins minuscules, mûrs déjà pour la légende. Imperturbables, les magistrales volutes sonores s'élevaient, encens léger, tandis que la petite horde se hissait le long des cordes vibrantes du cello

câliné. La lucarne dispensait une lumière brûlante qui cernait de jaune vif l'expression marmoréenne du corps aimé. Prélude, menuet, sarabande, la musique embaumait ma belle érotique, nimbée de ce sublime hommage.

Jean-Sébastien allait comme un gant à cette anatomie sans retenue. La chaîne mutine, elle, continuait à s'agiter, incontinente, d'un bout à l'autre des cordes d'acier. Avec des *jodels* d'extase, inaudibles aux humains, les gnomes se faisaient cisailer net par les coups d'archets dégagés avec ampleur. Les plus alanguis des petits monstres, enhardis par les charmes multipliés de la séance, chutaient comme pluie éparses, le temps d'une seule mesure en trois-quatre. Tout morts, vifs ou mutilés qu'ils fussent, ces petits sacrilèges se recomposaient instantanément en de nouveaux impénitents chahuteurs, sans jamais parvenir à distraire ma maîtresse à demi-innocente.

Tout à son œuvre, le buste maintenant ruisselant d'adorateurs pâmés, elle fermait les yeux sur l'impitoyable holocauste. Lèvres entrouvertes, respiration tendue, joie sourde, elle et moi ne faisons plus qu'un lorsque cela arriva. Hasard ou défaut de concentration, une malencontreuse erreur de lecture déchira l'arachnéen voile de musique tendu au-dessus de nous en une alcôve d'amour. Le silence qui suivit emplit brutalement mes oreilles. A l'instant, ma belle dégagea l'instrument d'entre ses genoux, le rangea sans un mot avec une mollesse de

gestes ronds et blancs, comme on couche un nourrisson. Alors elle poussa un ample soupir qui signifiait : "J'arrête, j'ai trop chaud".

Sur le coup d'un désir instantané, mes lèvres s'étirèrent en signe de bienvenue aux tendres douleurs d'une sarabande, moins chimérique, qui allait s'offrir à nos sens.

ESCALE

Ce doit être ici. N'allons pas plus loin. Il faut conclure cet exode sans guerre face au troupeau de falaises gris-requin qui germent, là-bas, sous le feu du ciel. A mes pieds, gît le sac gonflé de naufrages manqués de peu. Tout peut commencer. Jusqu'à ce que je mue bientôt pâtre des fous, scribe des papillons harcelés, avec une voix de chantre discret. Le sort en est jeté, puisqu'il faut mourir à l'homme d'hier. A moi les vagues apaisantes, à moi le ronronnement fuyant des sylves effarouchées. Nue de toute appréhension, une joie va s'ensemencer dans le train du silence. Le cor taira ses accents de chasse. Seront enterrées infortunes, sourires achetés, baisers taillés dans le bois sec du mensonge.

Il faudra ensevelir ce vrac aux abords des vaisseaux que pousse une marée sauvage de taillis et de boqueteaux. J'aurai à suer, sous le baptême des oracles qui n'auraient à prédire que la rosée et une fringale de langueur, mère des bucoliques, coiffé du cercle des nues, qui sied, telle une couronne, au chef infini des héros inconnus. Il faudra aussi jeûner, c'est sûr, pour y voir plus clair, être prêt lorsque les astres culbutés entreront en conjonction. La compa-

gnie des heures fera l'apologie de la lenteur, rythme propice à tous les secrets sans importance. Fort de l'audace parée d'un rire forban, jamais plus je ne craindrai les nuits sans étoiles.

Le temps n'appartiendra plus qu'aux caresses du vent et à l'arôme des chers arbres. Aucun regard n'autopsiera plus rien de mes larmes secrètes. L'haleine de plomb des villes excoriées de leurs relents de chaos, les erreurs cancérigènes tout ensemble sombrera dans l'indifférence du Temps. Rien que de l'herbe, de la terre sous les pieds, et des nuages blancs à foison.

Le rêve va m'éveiller, ici, pour la première fois depuis que je me suis menti. Place à la gratuité solennelle, cette majesté des félicités buissonnières !

MINUIT

Minuit. Nous voici comme seuls au monde. La neige croque sous les pointes de nos crampons comme carotte sous la dent d'un âne. Souffle discret de deux bipèdes dérisoires qui se dandinent sur le marbre bleu du glacier, comme sur une planète neuve. Désert du silence. Apaisée, légère, la pensée se détourne de l'homme. Plus tard, à l'attaque de la voie, fusent les prémices de l'aube. D'étranges bruits tintinnabulent clairs dans l'air glacé de ce monde de la démesure. Un assaut mystique se prépare, une fusion entre hommes et montagne.

Harnachement hétéroclite d'insectes, pour fragiles humains. Cuirasses pour guerroyer contre soi, pour se défendre des affres de la peur et aussi des trahisons du corps. Corde, anneaux, pitons, mousquetons. Le courage sourd au rythme d'une passion, vieille de combats dérisoires. Un chemin va être tracé, meurtrier du silence, splendide d'humilité. La vie, la mort, ont leurs règles. La foi est haute à porter sur l'autel de roc. Trois fois rien pour des insectes, mille fois contraignant pour des humains. Un grand cri d'espoir nous habite. Nous savons que le sang ivre des blessures de la rébellion signera l'autographe de notre franche lutte. La fièvre, peut-

être, sera apaisée par la paix des blancheurs sommitales. Dans cette face, qu'elle regarde le nord, l'ouest, le sud ou l'est, qu'importe, nous serons seuls vivants de ce monde vertical qui accueillera momentanément nos ombres. Nul spectateur ni registre d'exploits. Aucun suiveur, ni d'athlètes bariolés, foin de commentateur ou d'arbitre. Pas de sport, pour ainsi dire, mais un art de vivre la simplicité de l'instant, être dans l'acte de poser certains gestes qui ne concernent qu'une conscience à la fois, dans la sérénité et la solitude. Pour hisser la vie là où elle est étonnante.

Lorsque à mi-pente nous halèterons, écrasés par le poids du sac, jaillira le signe, la première grande récompense : un doigt de feu se posera délicatement sur nos visages. Des sommets échevelés glissera lentement une rosée de lave dorée tandis que sécheront nos yeux abreuvés d'un ciel polaire, noir à force d'être trop bleu et moucheté d'étoiles qui tenteront vainement de résister à l'approche du soleil. Un à un seront dépiautés les flancs de granit passifs, aux larges bases chaussées de blanc. Les couloirs de neige dure, les parois de glace et de rocher flamberont dans des tournolements muets de nacre, de rouge et de jaune vif. Il s'agira d'une heure de haute jubilation, de vérité en contrepoint. Esquisse passagère du sillage de deux grimpeurs qui ne cherchent que le clair et juste enseignement des horizons qui ont la chance de toucher le ciel en permanence.

NATURE MORTE

Cela se passe dans le cadre à dorure un peu passée de ce vieux tableau, signé parce que c'est la coutume. C'est une œuvre huilée d'un petit maître dont on ne déchiffre plus le nom. Il a représenté une chambre. Morne. Nous ne pouvons la qualifier de vide puisqu'il y subsiste une chaise. Banal mobilier, peint de trois-quarts dos, un peu puni dans un des coins de la pièce. Étrange peinture. Assez froide. A la contempler, vous ressentez ce froid comme du bleu. Le sujet est traité à l'économie. Tout-à-fait le genre de tableau que vous ne mettez que deux seconde à parcourir alors qu'il a peut-être exigé onze heures d'un obscur et patient labeur. La chaise, elle, ne nous distrait que peu de ce qui pourrait n'être qu'une fugace contemplation. Digne résultat d'une si piètre implication. Toutefois, le jugement mérite d'être revu. A prendre le temps de lui appliquer le meilleur de l'œil, nous finissons en effet par nous apercevoir d'un phénomène étrange. Cette chaise paraît dotée d'une vie propre. Vous la percevez comme qui dirait boudeuse. Oui, c'est le mot : *boudeuse*. Depuis quand une chaise peut-elle adopter une attitude ? Quoi qu'il en soit, nous insistons. Nous ne bougeons plus et contemplons.

A grand renfort d'immobilisme patient, ponctué d'un brun miel, la chaise exprime à sa façon le poids des colères, celui des hâtes incompréhensibles de jadis qui l'enracinaient, tantôt ici, tantôt là, sur ce plancher tonitruant. Aujourd'hui, plus un bruit. Le propriétaire s'en est allé. Mort, sans doute. Seule la chaise demeure figée dans le silence minéral de la peinture. Jamais plus ce plancher ne résonnera sous les charges d'hommes anonymes venus là, nantis de quantités de mots et de gestes, de colères et de joies. Il est loin, le temps des dos qui, soudain, désertaient la chaise devenue inutile, pour lui préférer le brassage de l'air, de la lumière, la fuite au-dehors. Comme il y avait aussi ces douloureux coups de pieds qui rabotaient sans ménagements ses montants et que la misérable chaise supportait avec le stoïcisme qui échoit aux objets inanimés.

L'ombre de la chaise est désormais d'une longueur fixée par une heure qui ne tourne plus à aucune montre. Une ombre d'un noir un peu moins sinistre que la nuit pâteuse que l'on devine au dehors, par la bouche bée d'une fenêtre sans joie aucune pour le grand jour. Ce tableau a quelque chose de pathétique, d'hypnotique aussi, par sa simplicité, son dénuement. Ainsi l'a sans doute souhaité le peintre, qui savait interpeller les rêveurs, les poètes, qui sait. Le plancher est fait de lattes d'un jaune sale. Disjointes, tordues, les lattes. Cet effet contraste à merveille avec le cannage du siège tout effiloché. Les pieds de la chaise sont arqués. Un peu comme

s'ils accusaient la lassitude d'un nombre incalculable de pesées, d'avachissements accumulés. Pour unique aspiration, la chaise voudrait en finir une bonne fois avec ce maudit coin où semble l'avoir confiné un artiste en manque d'inspiration. Un coin de murs nus, stoïques où rien ne se passera plus. Hélas, la peinture est sèche depuis longtemps. La chaise ne peut donc que se laisser doucement couvrir de poussière. Une banale chaise dans un aussi banal tableau n'est jamais qu'un vieux bout d'arbre qui se meurt dans un coin de chambre déserté de toute vie, quelque part sur la planète. Personne ne s'en préoccupe. Il suffit de passer à autre chose tandis que la silhouette de la chaise s'estompe à mesure que la peinture ternit avec l'âge. Tout cela n'est plus qu'un tableau qui se crispe sous le froid des regards éberlués, goguenards, mornes ou blasés qui l'effleurent.

Sept heures d'atelier, en réalité, et une seule seconde pour tout embrasser du regard. Injustice immémoriale. Perdue dans cette flaque de couleur, le destin de la chaise est de ne plus recevoir sur son ventre que la caresse du vide. Une caresse qui sait se faire légère, si légère...

ENTRE HIER ET DEMAIN

Regardez : cet individu anonyme occupe un territoire discret qui se borne à la stricte surface envahie par ses deux chaussures.

Soit environ à peine trente centimètres carrés. De quoi adhérer à une terre dangereuse à souhait.

Notre quidam n'est maître de rien ni de quiconque. Ou si peu. Dans ce cas, c'est à son esprit défendant. L'air qui nourrit son sang, l'eau qu'il boit, ce soleil qui l'illumine sont infiniment indifférents à sa présence. Il leur doit tout et, en contrepartie, ne leur est d'aucun secours.

Lorsque lui vient à la conscience que rien ne lui est jamais acquis, se déclare alors son amour pour ces innocentes petites indifférences.

Mais ça, il vous faut le deviner aussi.

CE QU'IL FAUT DE MOTS

Ce qu'il faut de mots pour vivre. Pour vivre peu, vivre mal. Écrire, lire, pour se reconnaître vivant. Pour comprendre ce qui peut l'être... Je vais te dire des choses. De ces choses qui incitent à la répétition (comme tout ce qui est essentiel, tu t'en souviendras ?) Et l'essentiel n'est-il pas d'aimer ? Tu as toujours soutenu que l'essentiel c'est « après ». Eh bien pour moi, l'essentiel c'est « toujours ». Un mot impossible à mettre en pratique mais si facile à prononcer.

Imagine qu'un jour les arbres se fanent soudain ; qu'ils refusent de germer et de croître. Non comme lorsque la sève descend à la fin de l'été se réfugier dans une fausse sortie. Non. Que les arbres meurent vraiment. Tous. Toi, le poète, tu serais alors doublement en deuil. Celui des arbres et celui des hommes. Des femmes et de l'amour.

Plus d'arbres, plus de papier. Plus de lettres d'amour ni de partitions musicales... Tu ne saurais plus comment s'écrivent les traités de paix. Plus les livres se feraient rares et plus le désert s'étendrait. Bien sûr que l'on respire encore dans le désert, mais c'est parce que l'on sait, ou on suppose, qu'ailleurs il y a

encore de l'eau, des arbres, de l'amour à gagner. On respire sous condition. L'oiseau ne chante-t-il pas sans texte ? Ainsi, le poète orphelin de ses livres serait pareil à l'oiseau qui voit ses ailes paralysées et inutiles dans la cage. Nulle part elles ne peuvent plus l'emporter. Et s'il vient à chanter, ce n'est que par réflexe, pas pour te charmer. Le poète, peut-être comme l'oiseau, se contentent alors de l'éphémère, de cette beauté mortelle de l'instant qui ne cesse de prendre le large et qui a raison de toutes les impatiences dérisoires. Te contenter de ce temps qui engloutit le souvenir de la jouissance de la liberté. Ne te resterait alors plus que la parole. Que pourrais-tu dire avec une langue qui n'a plus de mots écrits pour se protéger du vide ? Parler autrement, être plus que ce que tu écris ? Ce ne serait d'ailleurs plus une langue.

Par contre, tu pourrais toujours consulter le bois, la pierre, le vent surtout, qui te dicte tant de mensonges et de sottises. Tu pourrais imaginer l'impossible de l'âme qui improvise si bien ton chemin. Oui, improviser, comme si tu te souvenais des plus vieux textes du monde... Comme si le vulnérable ne cessait d'être éternel dans ta soif de vivre l'instant. Rien que l'instant à sculpter dans la chair de tes peurs.

REPETITION

Dans l'incertain du demi-jour se corrompt doucement votre rêve. Il faut un certain temps avant de faire acte de naissance. Le lieu, les formes, la température doivent reprendre leur entière place et le décor se laisser à nouveau apprivoiser, recomposer. Aucun bruit. Pas de geste. Rien que l'étalement de l'espace autour de vous. On pourrait se croire n'importe où. Car c'est toujours la paix tranquille de l'âme qui ne souffre pas encore du corps. La langue aussi est encore sage. Les mots viendront plus tard. Vous ne leur ouvrirez le passage que tard, pour ne pas encombrer, souiller les étendues de votre sérénité. Nulle angoisse non plus. Elles viennent tôt assez. Sous la couverture, les sens un temps assagi commencent à réinvestir votre "Je". Puis la station verticale, le sens de la dignité. L'intimité aidant, les faiblesses, la dérision humaine, reprennent le dessus. Le costume est là, docile, posé sur le dos d'une chaise. Il attend froidement l'entrée en scène. Vous ne faites pas de musique même si l'aube est, pour une fois, prometteuse de soleil.

Sertis dans le feutre doux de l'attente, il y a cette tié- deur, tout en mollesse qui vous engourdit, vous enivre. Hier est loin. C'était hier. Peut-être jamais.

Autre chose, en tout cas. Plus vieux d'un jour, la lumière qui s'installe maintenant pourrait très bien nier la veille. Ce pourrait être le premier matin de votre vie. Il suffirait d'abolir toute mémoire. Hier, comme demain, sont des murs de votre vie qui l'empêchent de s'effondrer. Atteindra-t-on les nues aujourd'hui ? Vivra-t-on, enfin ? Le bonheur sera-t-il palpable ? Les murs se consolident, montent parfois haut. Mais l'architecte se lasse un jour. Comment se protéger des monstres du dehors et du dedans ? Faut-il prononcer dans le vide ou dans l'oreille de quelqu'un, une espèce de "Je" qui n'a guère plus de consistance que les galaxies qui s'échappent en tous sens dans l'univers ?

De la vitesse, un vent léger. Presque rien. La fuite de quelque chose dans un minuscule éclatement sonore. Alentour, chaque planète persévère dans l'encerclement de son étoile. Sans aucun souci de vous. Qui sait, vous n'existez sans doute pas. La lumière ne se joue-t-elle pas de toutes vos certitudes ? Là-bas le vert, maintenant le jaune. Les vraies couleurs se veulent inviolées. Le temps aiguise le sort de chacun à la meule de son destin.

Qu'importe, sans doute, puisqu'il faut que vous repreniez les choses en main, assurer votre pouvoir et enfilez votre costume de scène. Le soleil sera bientôt aveuglant, réunissant en un seul glaive la vie et la mort. Pourtant, la vie ne vous oblige à rien. Celui qui l'observe sait qu'il n'est rien de plus périlleux et de plus fugace qu'*être*. Aucun droit, si ce

n'est celui de respecter la vie ne vous revient. D'ailleurs, le programme ne vous incombe pas. Un jour vous êtes né, ici, là, par hasard, dans telle époque, telle culture. Issu de millions d'années d'inconsistance vous êtes un phénomène banal et répétitif. Puis on vous a protégé de tout, du moins a-t-on tenté de le faire, jusqu'à ce que vous soyez apte à dire *qui suis-je* et *pourquoi suis-je*. Il en est parmi vos vieux voisins qui ne sont jamais parvenus à formuler cette question. Ils fonctionnent, sans plus. L'instruction aidant, on vous a mené dans les rangs de ceux qui marchent en cadence. Par principe patriotique. Il faut être toujours prêt, chez les hommes. Mais est-ce vraiment pour votre bien ?

Plus tard, la production, le système pensé pour vous, à votre place, afin que vous ne sortiez pas des rangs. Il faut savoir consommer, chez les grands. Chaque soir, vous abandonnez pour une nuit le lourd costume de scène. Vous réintégrez votre pensée, votre silence. Fini, la discipline absurde. La petite mort vous guette déjà. Vous ramassez le petit tas que fait votre âme tâchée, desséchée, souillée, meurtrie. Vous lui promettez une nuit sereine.

Demain, serez-vous le maître de voter destin ?

NE L'EBRUITEZ PAS

Je vous parle de cette chose qui nous enferme dans l'unique certitude qui concerne notre mémoire. Une chose qui concerne aussi notre sang. Il s'agit de cette chose qui nous submerge dans le havre douillet de nos jours, chose qui éclate sous chacun de nos rires... Je veux parler de cette espèce de mort qui grince sous notre carapace de mots et qui nous jette le gant dans l'inlassable défi que nous n'osons relever. Je vous parle de cet arrêt sur image alors que les comédiens s'entre-choquent encore sur le plateau, devant le rideau pourpre du guignol. Mais il s'agit aussi de cette discordance qui nous fait frissonner alors que nous voudrions tant rugir lorsque l'abus de pouvoir nous tente. Et encore de cette déroute vécue dans la gangrène des routines infâmes, aussi parallèles que les voies qui ne mènent qu'à nous-même. On claque un couvercle. On pousse un tiroir via le zéro infini. Quel anéantissement que cette grimace qui nous était pourtant si familière ! Rictus qui se dévisageait, insistant et quêteur, dans le reflet de nos miroirs, asphyxié sous l'épithaphe imméritée. Il n'y aurait pas de hasards mais que des raisons, du déterminisme ?

Seulement, je ne voudrais pas, de mon vivant, dire adieu au ciel de mon enfance. Ce ciel qui fut tant blessé dans ses espérances, meurtri dans ses mouvances superbement improvisées, sommées de faner aussitôt sous la coupe des puissantes instances nuageuses. Je ne voudrais pas dire : *C'est fini à présent. Voici venue l'heure du pire.* Les rivières de mon enfance sont sœurs de mes larmes. Vivaces toujours, elles coulent, rejoignent mes rêves. Cette enfance onirique m'épaule dans ce que je deviendrai en état de veille : solitude rafraîchie de silences naïfs et incommunicables. Hors de portée, je vaque, anonyme, ignoré. Et c'est tant mieux d'être exempt de cette prétendue importance qui ne sied qu'à la prétention.

L'enfance a quelque chose de féminin. Quelle autre femme que ma mère ne m'a-t-elle jamais trahie ? Seule une mère nous demeure attachée, alors qu'exsangue, émotionnellement erratiques, consternés et perdus nous frôlons l'ingérable ou la détresse. Enfance et féminité. Douceur des senteurs subtiles, exploration des inconnues aux rondeurs d'éternité, mais banquise des morts aussi, enfouis sous une calotte hermétique. Sépulcre cosmique innommé. Je préfère les arbres, les fleurs et les étoiles dont, avec délice, j'ignore tout.

La vérité de mon enfance m'apparaît aujourd'hui comme un couteau sans manche qui blesse autant la victime que celui qui en use. Pourtant, je ne veux pas acquérir l'habitude d'oublier, ni celle de m'adapt-

ter, *être de connivence* comme on dit. Pas de vérité là-dedans. La conformité d'une mode, d'un système pensé m'épuise. Le danger de l'égoïsme, du mépris de l'autre *est* de mode. Trop souvent, pour plaire, il convient d'adhérer au spectacle, à l'anecdotique, de se réduire à n'être qu'un passe-partout, et bien sûr convaincu d'avoir raison. Au trousseau des vraies utopies c'est le genre de clef qui n'ouvre que des portes fluides. Non, décidément, je ne voudrais pas dire adieu à l'écho vibrant des passions que j'ai pourtant partagées avec vous, sur cette même petite pelure de terre. Pour ainsi dire aux mêmes moments.

Je ne voudrais pas, non plus, dire adieu aux terres labourées de mes gestes maladroits d'amant naïf ou souverain. D'une eau pure, irisée de l'éclatement multiple du blanc espoir, je ne formulerai pas plus mes adieux aux visages que j'ai sculptés d'une foi qui n'a rien de manufacturé. Le bois de ma rancune s'est commué en cendres, emportées par le souffle indifférent de ce qui nous mue en mortels.

S'il doit me rester un mot à prononcer devant les étoiles, que ce soit *paix* (celle dont nous avons si mal usé.) En son sein couvent des bulles fragiles, transparentes ou ternes, explosives ou parfumées. La paix signifie que mes passions ne sont point dévorantes et que vous pouvez m'entendre dire "ami" et croire en mes serments. Je refuse de voir disparaître l'oiseau du bestiaire mythique qui me mena jusqu'à cet instant. Mon temps, ma vie ne sont

pas plus précieux que tous les machaons intoxiqués, que toutes les orchidées piétinées, que toutes les nichées de renards gazés. Nus et pitoyables nous nous révélons sous nos carapaces d'exigences et de notoriétés. Nus et fragiles, sécables, façonnables. Nus, alors même que bardés de la panoplie d'un vague progrès, griffonnants sur l'échiquier bancaire nos déroutes civilisatrices. Six milliards d'insectes humains, et tournez manège, avec pour arme fatale l'intelligence.

Je ne voudrais pas dire adieu aux arpèges émouvants d'une plongée de soleil sous l'horizon. Mes crépuscules sont sages depuis longtemps. Ils enfantent dans l'ombre les accents des aubes circonvolutionnaires. Mes offrandes ne sont que sylvestres, alors que tout, dans le pétrin des villes, valse sur un air avorté. Bulles cloaqueuses des "bonjours" qui éclatent aux nez des pantins rotatifs, vaselinés de mesquinerie. Nostalgie coloniale, ennui qui prévaut, imagination sous-alimentée, conscience anesthésiée, phobie congénitale du meilleur changement et d'une croissance fortuite de l'obligation du partage. Tableau quotidien des mégapoles-cancers.

Je ne voudrais pas dire adieu au silence, mon silence souillé depuis cinquante années par la promiscuité des lobotomisés qu'il terrorise. Que peut-on savoir de l'ineffable paix intérieure qu'il procure, de ce havre qui est pris pour une abomination ? Les tambours ne peuvent résonner que du vide sidéral

de l'inachèvement. La médiocrité, l'indigence spirituelle peuvent alors devenir cris de ralliement, uniformes et insignes de reconnaissance, barbarismes et aridité du cœur. Telle est la violence de ceux qui s'adonnent à l'illusion, par panique devant un ciel qui doit leur paraître trop vaste. Il leur faut des cloisons, des toits, des murs, des frontières pour se fuir eux-mêmes.

Puis, c'est l'évidence même, la vie donne, la vie prend. A l'instar de l'oxygène, l'eau ou l'espace, le silence ne coûtait rien non plus, jadis. Il n'était pas nécessaire de revendiquer l'une ou l'autre légitimité. Désormais, le silence est l'ultime denrée à être commercialisée. Banalité pourtant plus précieuse que toute la quincaillerie aurifère du cosmos. "Dites-moi si vous aimez le bruit, je vous dirai qui vous haïssez". Jusqu'à maudire ces jours ensoleillés qui nous abreuvent instantanément de décibels trop personnels pour être bienvenus. Bruits, du berceau au tombeau. Le bruit n'est que la vie des autres, béquille incongrue, prothèse malencontreuse des "modernes" qui s'érigent en éructeurs, en téléphonistes compulsifs, éruptionnistes impolis à temps plein, qui ne cessent de faire des nids partout et s'y soulagent de leurs diarrhées de jacassements.

Il est d'autres vies, ô combien ! Je préfère un silence qui s'épanche entre nous, comme une sève réparatrice comble les vieux ulcères de l'inconstance, les petites griffures de l'opprobre imméritée. Prudent, je m'écarte des mâchoires carnassières aux

rires détonants. Me sied mieux le sourire fluet des convertis, ce retroussis des lèvres sans fard, comme l'invisible et discret battement de cœur, muette communion d'espérance en un monde plus quiet.

L'APPRIVOISE

Le jeune homme est un battant nouvelle vague, qui n'innovera que peu. Pauvre et dérisoire sujet d'une mode déjà vue, déjà déclassée par votre expérience intime du passé. Avec des gestes qu'assure un endoctrinement de choix, il vous offre une carte magnétique. Us et coutumes de l'industrialisé de bonne famille, conventionnel comme il se doit. A l'exact reflet de son patron, d'ailleurs, qui a réussi à le convaincre de faire signer un abonnement au quidam. Ainsi, pour survivre, s'active-t-il à faire passer un contrat de l'inutile, à créer du besoin, d'une victime à l'autre. La manœuvre étant censée réduire le montant futur des achats de la victime. La voilà prête d'être béate. Le moindre scrupule doit être étouffé. On irait presque jusqu'à la plaindre, parce qu'on n'a pitié que de celui pour lequel on ne peut rien. Les autres on les respecte. Alors, la proie signe, légèrement anesthésiée, sur le point d'imaginer de nouveaux projets d'achats. L'habile vendeur, admirablement conditionné, judicieusement dressé par son pourvoyeur de salaire (qui le paie juste assez pour qu'il revienne) vendrait son propre temple, son unique royaume, pour connaître

la joie de mettre le pied dans la grande roue, vous savez, cet engin éminemment stupide et cruel tout droit sorti du cerveau de l'homme afin qu'y courent de tristes écureuils... L'observateur naïf s'imagine que les pauvres bestioles s'amusent à faire tourner la roue alors qu'elle les supplicie. Faussement compatissant, le marchand vend la liberté du petit animal selon les normes modernes du *management*. Une proie reste une proie. S'il le pouvait, le jeune vendeur vous molesterait. "Achetez, mais achetez donc" disent ses canines dévoilées dans le sourire convenu de la communication économique. On peut toujours y croire, ce que d'aucuns ne se privent pas. Par contre il est des sujets qui ne sont pas dupes et n'ignorent pas ce pour quoi ils valent, ni pour quelle raison le vendeur semble les respecter. Mais quoi, *il faut bien vivre*.

C'est certain : la victime reviendra sur les lieux de son abdication. Elle ne cherchera pas à sauver les apparences. Docile et sans rancune elle effectuera le pèlerinage serein d'une âme dite bonne pâte. Un client reste un client. La fidélité fait partie de ce théâtre du chantage dans lequel les apparences sont toujours sauvées *in extremis*. Durant ce temps, il en est qui choisissent de devenir cueilleurs de rêves parce qu'ils préfèrent abandonner les sirènes à leurs chants tentateurs.

LE DANGER DE VIVRE

On y trouve une douce, une intime pénombre. De cette rémanence sépulcrale de chapelle de campagne. L'air y a l'odeur des pierres nues des lieux de méditations sereines. La pièce du bas est étroite. Je me dis : "Maison de poupée." Les arbres alentours n'ont fait qu'une petite trouée pour accueillir ce gîte discret vers lequel aucune vraie route ne conduit.

Nul n'a jugé bon de tirer un trait stérile sur la bonne terre. Une sente sauvage a suffi. Un boulevard à fourmis. Les moines de Clervaux ou de Villers, prêcheurs et autres séculiers en quête d'un site où s'épanouir s'y seraient sentis instantanément à l'aise. A proximité, un modeste massif rocheux d'où sourd un filet d'eau clairette. Quelques-unes des grandes abbayes ne sont pas nées autrement. Pour qui aime un tant soit peu les épaisses frondaisons, les hauts mâts qui se balancent, le bruit du vent dans le panache des feuillages et l'ambiance étrange qui émane de toute belle forêt dense, sait qu'il s'agit d'un haut lieu.

Certains y ont peur de tout et de rien. Seules les âmes fortes s'associent tacitement avec la solitude. Celle-ci leur est nourriture, gîte, exutoire des affres

des mondes inutiles ou ratés. D'autres y trouvent une indicible récompense. Une harmonie dans laquelle s'inscrit l'empreinte d'un rythme lent, sûr et bâtisseur. A la belle saison, ce n'est qu'à l'heure calcinée de midi que la lumière totale investit les trois petites fenêtres de la modeste bâtisse, espèce de cabane de chasseur ou de garde-forestier, consolidée et réaffectée au fil du temps.

A l'intérieur, sous une soupente grasse et noire de générations de suie, une palette de fumets se mêle au parfum de vieux coffre de chêne, de vêtements de laine humide et de cuirs patinés.

Depuis mon arrivée il pleut un intarissable crachin. Je suis en visite chez mon ami Paolo. Deux jours déjà que la forêt s'ébroue et tremble de temps à autre pour marquer la lassitude de cette musique fine, monotone, hachée par de molles sautes de vent. Deux jours qui semblent avoir passé comme deux vies remplies de sérénité.

L'heure, le temps qu'il fait n'y ont guère d'importance. La vitalité prend des allures fausement statiques. L'ombre partage la lumière comme la réflexion avec l'action. Un temps pour la parole, un temps pour respirer. Encore un autre pour écouter en silence. Musique du bonheur que l'on reconnaît seulement lorsqu'on se destine entièrement à *être* sans vouloir posséder, en acceptant simplement ce qui est, dans la stricte nature des choses.

J'ai toujours connu, chez Paolo, un mobilier chiche. Ce non attachement aux objets lui ressemble entièrement. Peu d'apprêt mais de la franchise, de la netteté. Surtout de l'espace. L'air doit circuler. Les mouvements n'y ont que peu de frontières. Paolo règne là-dedans, seul, ignoré d'une planète en effervescence. Ici on se croirait dans un ailleurs auquel le rêve seul permet d'accéder pour beaucoup d'entre-nous. Mais c'est aussi un choix. Paolo est heureux et il le sait. Il vous parle de son bonheur comme d'un vin qui mûrit au secret.

C'est une sorte de sage, bâti pour tailler à plein cœur dans le roc du silence. Il en fait émerger des merveilles qui ne s'achètent pas, puisque par essence elles ne sauraient avoir un prix. Rarement il surenchérit dans ses requêtes du quotidien, dans ses rapports avec la population voisine. Il passe pour peu loquace, taciturne, alors qu'il est tout le contraire ! Les langues sont souples dans la médisance. Peu lui chaut, pourtant, ce que l'on peut penser de tout cela.

Sa retraite lui fait moins mal que bien des promiscuités citadines. Il ne s'agit pourtant pas de fuir. Paolo n'est pas un déserteur, un fuyard. Son contact avec le monde demeure. Sa compassion et son dévouement sont vivaces. Mais tellement discrets que l'on pourrait douter de tout, avec cet homme-là.

Le découvrant habité d'un incontournable dégoût à l'égard de tout héroïsme, de toute preuve à faire, de

toute domestication et apprentissage des pavaues familiales, les femmes s'en sont toujours écartés. Elles flairent rapidement l'animal incorruptible, l'indomptable qu'est Paolo qui passe pour vivre dans l'inconfort de l'incertitude, dénué de la rassurante superficialité des marchands d'opinions, isolé des activités mercantiles, des mimétismes banals. Isolé, non : à l'abri.

Pour ces compagnes potentielles, dans un premier temps charmées par l'inattendu, l'originalité du personnage, interpellées par sa stature devant les épreuves de la vie, le silence est vite devenu le siège d'un affreux cafard. Aucune parade possible, devant ce miroir de l'âme que Paolo propose aux bavards. L'absence de va-et-vient, d'yeux frôleurs, de reconnaissance, d'activités grégaires et de loisirs tout juste bons à casser le mur d'ennui qu'érigent les âmes creuses et sans passion ont tôt fait de mettre un point final aux tentatives d'approches et de séduction. Voilà vingt ans, que mon ami vit ainsi, puissamment enchâssé dans l'épaisseur des jours, faisant la preuve de son autonomie.

Dans les villes, à l'heure du croissant chaud du dimanche matin, le silence n'atteint pas à celui du fief de Paolo. Entre ces grands blancs, profonds sillons labourant une insoupçonnable richesse intérieure, il rit fort lorsque j'ai la naïveté de lui lâcher les "nouvelles" de chez nous. Parfois, se contentant de mordiller le tuyau de sa pipe, il ne réagit pas mais laisse à son visage le soin de se parer du mas-

que d'une colère qui vient de loin. Au terme de l'une ou l'autre de ces navrances ou de mes propres jérémiades, il s'arrange d'un quelconque prétexte afin que je ne puisse reprendre mon souffle et m'entraîne au dehors. N'étant pas dupe de la manœuvre, je me laisse faire, comprenant que je deviens envahissant. Alors, le dos tourné de mon ami me culpabilise un temps, jusqu'à ce qu'il se retourne, après quelques pas, le visage détendu. Déjà, il me captive par l'explication de l'un ou l'autre phénomène naturel qui me fait prendre conscience que, en pleine nature, je suis devenu pour ainsi dire aveugle, incongru et d'une vulnérabilité de nourrisson, comme tout civilisé vivant avec l'impératif du refoulement de la nature.

Hors le bois, les plus proches voisins ont fini par s'habituer à la présence de mon ami. On s'accommode bien de la mort. On va bien jusqu'à répéter des guerres, toujours les mêmes puisque déjà perdues avant qu'elles ne commencent. Un jour, Paolo est venu rôder dans cet espace laissé libre par les arbres. Il est venu y renifler l'air, tremper ses chaussures dans le mou de la terre. Il a laissé faire au vent d'ici des agaceries dans ses cheveux.

Mon ami a prêté une oreille scrupuleuse aux bruits de la nature. Cela a vite remué dans sa tête comme un tendre bercement musé par une mère invisible mais omniprésente. Il avait fait d'abord le saisonnier, histoire de s'acclimater en douce, et aussi de se montrer dans le meilleur de lui-même. Comme on

n'avait rien à craindre de lui, d'un commun accord on lui avait concédé la petite place qu'il voulait, dans ce qui devint plus tard une clairière. Puisqu'on avait compris qu'il ne souhaitait rien d'autre qu'être autonome tout en demeurant au service du village, on l'avait laissé en paix, l'abandonnant à ce que beaucoup imaginaient néanmoins être une douce folie.

Les oisifs et les curieux se demandèrent longtemps d'où il avait pu venir, et aussi la raison de cette peu banale réclusion volontaire.

Dans les villes, si la différence est parfois mortelle, ici elle s'estompe dans la discrétion. Paolo a néanmoins conservé le secret sur sa vie antérieure, connaissant par trop les proportions que prennent dans la bouche et l'oreille d'autrui, des faits, même anodins. La vanité y trouve largement son compte. Naguère, Paolo a connu des temps indécis, moroses, déprimants, dans sa belle cité moderne. Se retrouver seul, quasi naufragé parmi une nuée d'êtres indifférents, il n'y a pas pire solitude.

Le spectacle de tant d'hommes et de femmes asservis à leurs pitoyables industries et manigances, le culte des prostitutions de tous ordres, le mépris des règles, les nuisances dues au laxisme des politiques et la colossale pollution du sang clair des cœurs simples, tout cela l'avait incité à choisir une difficulté de vie plus logique, moins morne, moins lâche et désespérante.

En dépit de tout, finalement, vingt ans de vie d'homme des bois ont adapté sa carcasse, dedans comme dehors. Sans douleur, aussi souplement qu'une buse se coule en silence sur un mulot étourdi. Cet homme ne craint ni le temps, ni la distance, ni la mort. Il joue son rôle : celui qu'il s'est librement choisi. Sans se plaindre, sans regrets, sans ambitions démesurées. Tout, dans ses pensées, est à sa taille, à l'enseigne de sa dignité.

Ainsi, à bonne distance de ses contemporains, parvient-on - plus souvent et efficacement qu'il n'est admis - à leur faire grand bien et, justement, à les respecter. Le haut gabarit de mon ami m'enveloppe d'une force tapie en lui. Tout, chez lui, respire la lenteur calculée, le geste réfléchi, l'économie d'effet. Force au creux de ses mains. Force à l'angle des épaules. Force dans le fond de l'œil calme. Aucune ironie, nulle d'impatience, fidélité à fleur de peau. Quand bien même il serait léger et grêle comme la première sauterelle venue, Paolo n'en serait pas moins ajusté de toute son âme au jeu des saisons qu'il contemple, admire, laisse pénétrer dans son habitat de veilleur immobile.

En retrait du front des desperados avides et bruyants, Paolo vit au seuil de l'univers, en état d'éveil propitiatoire au monde des choses qui se font selon un rythme qui ne doit rien aux exaspérations humaines. Permanente vigilance de Paolo, qui pose un œil pacifique sur l'époustouflant péril de l'instant qui naît. Il s'en trouve évidemment assez pour consi-

dérer ce gaillard comme une espèce de sentinelle inutile, en ces temps régis par l'obligation d'être efficace, « communicatif », dépendant des systèmes de survie et de protection.

Paolo, homme de passage, n'est assuré sur rien. Pourquoi se protéger de l'inéluctable ? Il tient à vivre tous les dangers en homme périssable, fragile, dérisoire : vieillesse, maladie, mort, selon ce qu'en fera ce qui l'a fait naître. Pas selon les contingences artificielles de la société. Vouloir à tout prix vivre longtemps, vivre vieux, refuser le trépas n'est qu'injuste et hypocrite. Nul besoin de mêler à cela telle ou telle divinité prétendument rédemptrice. Nul besoin de principe soi-disant humanitaire. Malaises, angoisses s'avèrent aussi vains que la peur ou la certitude d'un paradis qui n'existe peut-être que dans l'esprit de celui qui y aspire ou l'a inventé pour se rassurer.

Ce droit légitime de vivre et de penser librement vient à Paolo de ce qu'il reconnaît et accepte dans sa totalité la puissance qui le dépasse, l'incroyable démesure qui lui donna un jour des yeux capables de contempler des astres lointains. Des yeux qui saisissent l'ampleur de l'insignifiance des prétentions humaines. Paolo a conscience qu'il n'est rien qu'un mot de passe. C'est pourquoi il ne fera tout juste que le bruit d'un coup d'aile de corneille dans l'insaisissable des cieux. Dialecte parfaitement indéchiffrable aux non-initiés.

Nous sommes assis de part et d'autre d'une grossière table de peuplier. Paolo a tenu à la conserver en son état brut. Sur un fourneau informe, une cassolette cabossée diffuse gentiment une fumerolle fleurant l'eucalyptus. Dehors, l'insistante suée des continents s'abat invariablement, telle une malédiction. Comme la fonte des glaciers, qui en est vraiment une et dont nous sommes tous responsables. Je ne dédaigne pas ces contrastes d'atmosphère entre le dedans et le dehors. J'aime m'instituer témoin des éléments aussi forcenés et aveugles que les hommes.

Pauvres petits hommes parfois plus cruels et sanguinaires que les démons qu'ils aiment à fabriquer dans leurs livres.

Paolo approche un candélabre qu'il a bricolé au moyen d'un andouiller. Trois bougies y larmoient et suffisent à repousser les ombres trop proches, trop épaisses. Ses cheveux en sont lavés d'une aura vacillante, gommant net l'outre-tombe passagère du visage. Dans ses yeux, trois étoiles lointaines pointent leur doigt d'or vers l'obscurité qui pousse autour ses molles frontières. La clairière est toute chantante d'eau ruisselante qui engorgera tout ce qui est fait de bois et le gonflera d'un jus froid. Dans sa majestueuse indifférence, la Terre se laisse dépasser par cette averse qui flétrit les maigres clochettes des capucines, sape, creuse, dissout, met en place les reliefs à venir. Moins féroce, au nadir des tumultes de l'ondée, la vie coule et répand son

flux immarcescible. Elle coule en ce centre du monde qui n'est jamais que là où l'on se trouve. Coule comme liqueur tantôt fugace, tantôt dormante, amadouée ou brutale. Elle va, sans gestes de luttes superflues, en des formes extraordinaires, en des temps et des lieux innombrables. La vie va, se contente d'être et essaime comme on sème ailleurs le mépris, l'indulgence, le beau, l'innommable. Elle dispense ses petites mesures du Tout pour chacun. Cette manne s'adresse également à ceux qui, de ci, de là, n'ont plus d'autres offrandes que le désintérêt de la Terre, léguant l'un ou l'autre misérable suicide fanfaron à la gloire de dieux factices. Car la vie n'a fait pousser aucune branche "dieu" dans son arbre magnifique. Elle n'en a aucun besoin. Paolo est un intimiste, non un fuyard tel que des mauvaises langues affectent de le juger. Seraient alors fuyards l'aigle, l'ours ?

Les mammifères, dont on fait, hélas, si aisément l'objet d'un vil commerce, les bestiaux voués aux enclos, marqués du sceau de la peur et de l'ennui, tous irrémédiablement destinés à l'une ou l'autre forme d'abattoir, au matricule de la conformité, ceux-là ne peuvent plus fuir. C'est fou le nombre d'humains qui leur ressemblent. Beaucoup est ainsi perdu à ceux se détournent du sens, d'une sage parcimonie qu'avaient déjà compris et appliqué, des siècles durant, notamment les premiers habitants du continent américain. Bienheureux, en conséquence, les animaux ou les hommes qui échappent à la per-

version du progrès mal compris, mal utilisé. Paolo ne laissera aucune trace de son passage. Même s'il s'essaye au dessin, à la musique, ce n'est pas dans un but mercantile ou dans une quête, consciente ou non, de gloire, histoire de "laisser un nom". Ni intellectuel, ni artiste, le fait d'être là où il a choisi d'être et de vivre à sa façon suffit amplement.

Pas de place pour les frustrations, les problèmes identitaires, l'appétit d'exister dans le regard des autres ou de vendre une quelconque production. Juste et sain retour des choses, à l'enseigne des saisons qui se suivent mais ne se ressemblent jamais, ne succédera à Paolo pas même une ombre. Sa demeure s'effondrera avec le concours du temps niveleur, qui possède toute latitude pour mettre chacun d'entre-nous d'accord sur sa finitude. Les ruines poudreuses s'incrusteront dans la glaise, enrichiront l'humus, s'amalgameront à la pieuvre noire des racines. La sylve s'en nourrira, les arbres occulteront le petit rond de clairière. Tout reviendra au plus simple de la vie, après avoir connu les plus prétentieux et les plus fantasques débordements. Les lois et les puissances nées de l'inventivité humaine ne font pas le poids avec celles de la vie.

Qu'importe le luxe de la science. Que peuvent pour mon bonheur ses remèdes, si le foyer spirituel qui siège en nous n'avive pas son feu ? Qu'importent les pyramides de la connaissance si nous ne sommes toujours pas capables de protéger notre lieu de vie et nous accommoder entre nous, sans guerres ni pillage des biens

que nous offre la nature ? Paolo a eut tout le loisir de réfléchir, de méditer. Il sait désormais que "loin de tout" ne veut rien dire à partir du moment où l'on sait et accepte de n'être qu'un enfant perdu au milieu des étoiles momentanées. Être loin de tout c'est être toujours au centre de sa vie. Chaque pas, chaque mot peuvent être le noyau d'un monde. Comme le geste d'amour. Comme le bien, qui ne fait pas de bruit, alors que le bruit ne fait pas de bien. Il sait qu'au détriment d'autres êtres vivants, l'homme ira sur d'autres planètes ou du moins tentera d'y parvenir. Un homme qui ira jouer à Dieu ailleurs. Qui disposera ses frontières, implantera ses lois, répandra ses marchandises. Le précis catalogage suivra. Comme s'ensuivra le dénaturement, une nouvelle fois recommencé. Mais toujours il dépendra d'une autre Terre.

Pour le comprendre, point besoin d'être grand scientifique. Il a suffi à Paolo d'écouter attentivement cette forêt où la mort le dispute à la vie. Où est la différence, finalement ? La vie, il l'a sent, la palpe. Elle fait moins de bruit que sa cognée lorsqu'elle fend ses bûches. Alors qu'on dirait que rien ne bouge, il suffit de s'arrêter, de se figer, d'attendre. Le sourd battement, la grande cadence, énorme, formidable, issue des confins de l'univers, se fait alors entendre. Paolo a besoin de cette vie. Elle, par contre, peut se passer de lui. Où est sa fameuse noblesse, sa grandeur, s'il ne sait se passer d'elle pour survivre ? Et où est son progrès s'il y est

totallement asservi ? Mon ami a compris qu'elle est son maître premier et qu'il figure l'un de ses aboutissements millénaires. Un pion. Un vulgaire maillon. Une pièce, un étage, une brindille dans l'indescriptible fouillis du désordre intensément vivant qui l'a fait naître un jour. Oui, on peut aimer les êtres humains, même si l'on préfère s'en éloigner prudemment. L'espèce est mortelle, ne l'oublions pas.

Telle est la voix de Paolo. Il ne me parle pas autrement. Il dit ça et bien d'autres choses, mezza-voce, comme on raconte une histoire de malicieux lutins à un enfant pour qu'il ferme les yeux, pour qu'il ouvre la boîte à rêves et oublie les larmes de la crainte naissante. Il est difficile de grandir au gré d'une vie qui ne fait aucun cadeau. Pourquoi en ferait-elle, d'ailleurs, nous lui donnons si peu en retour de ce qu'elle nous prodigue ? Peut-être n'avons-nous pas encore compris l'usage du présent de la mort emballé dans les apprêts de l'existence.

Cela veut dire que, puisqu'on n'a qu'une misérable vie (« Moins que le temps qu'une pomme de pin met pour tomber de l'arbre... », se plaît-il à souligner), il importe qu'elle soit audacieuse, extraordinaire, originale mais digne, sensée, éveillée à la conscience et au radical respect. Il faut se la chanter, dans le secret de la forge créatrice, non en s'en faisant le démiurge mais en se voulant coopérateur à l'œuvre de création, comme un novice doit tout apprendre de son initiateur. Tant que le

feu couve entre les pierres, il peut rendre de précieux services. S'il se disperse, par insouciance ou mépris, la logique lui donnera le pouvoir du fléau. Regarde les villes et dis-moi si beaucoup y sont heureux, vraiment heureux ?

Ainsi, doucement, la nuit se taille une franche part dans les flancs du jour finissant. L'absence du soleil vient nous rappeler à l'opaque permanent, à cette nuit cosmique permanente qui se dissimule derrière le jour.

La pluie, enfin, s'est tarie. C'est comme un grand essoufflement qui prépare le repos des terres trio imbibées. Paolo se redresse, souffle les bougies qui, aussitôt, tendent au plafond trois volutes grises. Les ténèbres éclatent dans un silence moite. Le petit poêle à bois commence à se refroidir. La porte s'écarte. Je me lève et m'insère silencieusement dans le sillage de mon ami. L'eau dégouline encore de partout, mais sur un autre rythme, plus apaisant.

Un pacte de paix déroule ses bruissements infimes. Avec de vieux gestes, nous ramenons les pipes hors des poches et les gavons à petits coups d'index croché. Comme font les hommes d'espace, nous levons la tête et humons l'atmosphère. Nous sommes deux animaux qui interrogent le temps à venir. Un vent frais et encore tout parfumé d'herbe mouillée se faufile entre les troncs ruisselants et lèche les dernières gouttes aux frondaisons. Demain, sans doute, nous nous en irons par les vergers tout enva-

porés, dans l'entre-deux de l'aube, jusqu'à proximité du village. Nos pesants brodequins attendent déjà près du feu moribond que l'heure venue les portent à scander l'allure des maraudes innocentes. Demain nous irons sur les chemins de notre renoncement, tisser, fil à fil, la toile sur laquelle naîtront les couleurs vibrantes de notre bonheur intime. Nous irons mourir à nous-mêmes aux sources de la bonté, avec de rudes ailes invisibles garnies des rémiges de la renaissance des justes. Je sais que ce soir nous ne parlerons plus. Les silences sont, ici, longs et savoureux. Inutile de rajouter quoi que ce soit à l'essentiel, pour tenter de faire semblant d'être enfin des hommes.

Tandis que le feu est maintenant complètement éteint, enroulé dans ma couverture j'entends un rapace installer le premier cri de la nuit.

UN PETIT AIR

Cet air-là, mon ami tu le connais bien, tu l'as entendu depuis tout petit on t'a prévenu dès le début qu'ici on ne fait pas de cadeau.

Cet air tu le connais avec des paroles qu'on imite partout depuis toujours ça fait tant de bruit et si peu de joie qu'on ne sait plus pourquoi ça a commencé ni quand et comment ça finira.

Cet air tu le sais par cœur : c'est celui qui accompagne les pleurs, les tristes séjours de ceux qu'on aime mais qu'on élimine pour tout dire depuis toujours un peu partout.

C'est drôle que tu ne connaisses pas d'autres musiques que des cris, des méthodes de vengeance, alors te plains pas, mon gars, car tu as toujours eu le choix. On te l'a dit que ce n'était que pour passer le temps, alors on le tue... et tout ce qui va avec lui.

Mon ami, qui a raison de celui qui meurt ou qui survit quand il n'en reste plus qu'un pour continuer d'accuser l'autre ?

Cet air-là tu l'oublieras pas de sitôt, à moins que tu cesses de boire le mauvais vin de la haine, à moins qu'un jour dans ta tête mûrisse le fruit de la lumière et que tu commences à faire des enfants de paix pour éclairer tes jours à venir.

C'est sur ce petit air que vogue la raison, mieux qu'à l'église ou à l'école, mieux que dans les casernes ou dans les stades car l'amour du plus fort est toujours le meilleur.

MON BEAU MIROIR

Que me caches-tu derrière ton reflet glacé ? Le temps qui passe ? Le refus de la vérité ? Dis-moi ce qui est bon, pour que les autres croient en moi, pour qu'ils acceptent qu'on sauve ensemble toutes les apparences.

Quand je ne sais plus qui est là devant moi, toi qui ne vieillis pas, tu vois passer le temps, mes rides et mes joies, pendant que je pense aux années prisonnières de ta froideur.

Miroir aux illusions tu ne dis rien, tu me renvoies mes poses, mes grimaces. Peut-être pour que je trouve les bonnes questions et retire mon masque ?

Souvent tu es seul, alors tu montres le vide, l'absence, le n'importe quoi, en somme la même chose que lorsque tu sers de juge et révéles à la face du monde la violence, la bêtise ou la mauvaise foi.

Miroir, tu as aidé bien des femmes à se croire éternelles et tu as trompé beaucoup d'hommes en leur révélant leur fatuité. A tous tu as montré la différence entre l'authenticité et le simulacre qu'ils ont tenté de dissimuler.

Tu finiras peut-être un jour par tomber des mains pour briser des milliers de rêves, des millions de visages trahis par les risques d'un dangereux badinage.

Mais regarde, ton éclat fait déjà des petits, la relève est assurée dans tous ces yeux qui jouent aux miroirs jolis, à se regarder vivre, à se mirer mourant, sans qu'ils sachent pourquoi ils ne sont jamais ce qu'ils voudraient tant paraître.

Miroir, joli miroir, dis-moi donc qui je suis, dis-moi si j'ai tout faux, si je suis aussi vrai que je m'en donne l'air...

LA FRAGILITE DU TAUREAU

Elles sont toutes là, saintes familles, assises en rond, joyeuses, haletantes sur les gradins de pierres comme aux temps antiques quand le spectacle promettait et que les hommes s'y abandonnaient.

Dans la lumière brutale, une montagne de muscles ignore pourquoi elle est là, mais ça fait la joie de l'assemblée pendant que Ces dames s'éventent et lorgnent là-bas, sur le sable jaune, la puissante masse noire qui s'agite vainement.

Dans le fracas de l'arène le prétexte traditionnel, tourmenté à point, ne sait plus où donner de la corne et se demande ce que lui veut ce travesti chamarré, sérieux et altier comme engin de mort.

Une belle paire de cornes devant un monstre doré c'est juste ce qu'il faut pour un match truqué, car sur le pelage du symbole maléfique, le rouge rédempteur coulera grâce aux complicités méthodiques.

Vient le moment où à genoux, assourdi par la foule en délire, l'animal épuisé hume l'air survolté, chargé des tourments inhumains, humilié pour l'éternité et sans qu'il sache que c'est ça, l'abattage public des in-

nocents. Fragile taureau, pour dernier outrage on te coupera la queue et pourquoi pas les oreilles, comme aux temps barbares où les honteux trophées assuraient de fallacieux prestiges, honneurs et gloires.

Il y en aura toujours pour y croire...

DE JOUR COMME DE NUIT

Petits cheminements du silence

Errance fugitive du montagnard

L'horizon suce méticuleusement le soleil, sous la horde de nuages qui se chevauchent en une lutte magnifiquement muette. Rien ne se distingue plus de la vallée.

Les grands versants fouillent déjà les cendres de la nuit précédente. Les oiseaux d'altitude désertent un ciel qui plonge dans l'indifférence de l'éternité. Le soc d'une saine fatigue me labore le corps.

La fonte intégrale de l'astre d'or me lègue les derniers honneurs au tombeau. Place aux sentinelles spatiales qui retrouvent leur histoire dans des millions d'yeux blasés de tant de puissance tranquille. Les sommets ne sont plus qu'une ombre de plus au firmament.

Après les glorieuses vanités, il faut accepter de retomber, écrasé au sol par la pesanteur d'une magistrale dérision.

Sur le poinçon de mon regard, une mer obscure allume ses premières galères.

Me voilà en marche vers d'étranges périls.

Crépuscule des tortionnaires

Courbé sur les tombes comme sur le miroir de leur destin ils moissonnent une amertume parfumée de gentils oublis.

En lunettes noires et loden chic, devenus pacifiques par inadvertance, les anciens bourreaux gravissent à tâtons les échelons des mondaines notoriétés.

Ils s'amenuisent au coin des ans, au pourtour des bons vœux et des heures quiètes. Les mains blanches et légères, les oreilles vides des anciens pleurs, ils passent, comme si leur passé n'avait plus aucune importance.

Ils s'alignent en un cortège désabusé, traînant discrètement le boulet rouge de l'arsenal des savantes douleurs, le sac rongé et puant des déchéances imposées, l'arthrite des victoires rancunières et ces fameux tremblements d'une rage indéracinable.

Avec ce regard si innocent des petits vieux qui n'ont jamais craint le mur lapidé des exécutions.

Ci-devant

Au terme de sa gestation, la nuit montante nous immergera de sa vague lente. Ce sera le troisième mouvement du jour.

A ce moment précis, le sexe des nébuleuses s'ouvrira en grand à notre soif râpeuse.

Le noir drapé de l'univers ne connaîtra toujours rien de nos affres et nous épargnera peut-être le migrant fléau des météores.

Empiriques, nos lèvres chuchoteront alors un vœu.

Chant du crépuscule

Ont-ils lus les poètes, ceux qui nient le soleil dans la grisaille de leur routine, ceux qui oublient leur tendresse à la consigne des amours perdus ?

Ont-ils lus les poètes, ceux qui affûtent chaque matin la lame des mots cruels, ceux qui serrent les mâchoires sous la force de la frénésie ?

Ont-ils lus les poètes, ceux qui sèment des chaînes pour récolter la soumission ?

Ont-ils lus les poètes, ceux qui tendent l'oriflamme de l'Ère Nouvelle, ceux qui alourdissent le fardeau des peurs et des larmes des démunis, des harcelés ?

Ont-ils lus les poètes, ceux qui ne déchantent que pour mieux hurler, ceux qui voudraient le moins pour ceux qui n'en peuvent plus ?

Ont-ils lus les poètes, ceux qui répandent le ciment stérile de leur vérités sur les friches de la liberté ?

Les poètes n'écriraient donc que pour les poètes ?

Signet

Quelles que soient les saisons, la mer reste la mer,
l'amour la fine perle des larmes, le jour l'anti-
chambre de la nuit.

Et quand bien même on meurt un peu à chaque
instant, il n'est pas de sentiment ni de foi qui ne
laisse subsister, dans le rond du jour, l'une ou l'autre
braise.

Mirages

L'opium du pauvre se fume dans une flûte, les jours de grise mine. Sitôt qu'il aspire, le pauvre voit s'ouvrir la porte des chenils, la cage aux serins et toutes les voies du paradis.

Voilà les pesanteurs de la contrainte qui se dissolvent dans un brouillard colmatant faim et soif. Les pénates insalubres se réchauffent et se dorent au soleil de minuit, celui des grandes voyances.

C'est ainsi que les plombes scellés de l'angoisse sautent dans la nuit noire des temps, et que se répand le baume momentané du rire sur les vieilles gangrènes, le maléfice du sort.

Sursis

Il viendra, le temps du grand apaisement, celui du désespoir tranquille lorsque nous n'attendrons plus rien ni personne.

Les rivières nous auront tout dit, auront asséché le flot de nos impatiences et jusqu'à la source de nos larmes.

Il viendra, le temps de la pudeur sereine de l'âme, qu'on appelle discrètement « oubli », le temps des souffrances bien rangées, tressées de fils noirs (pour le regret), de fils rouges (pour la rancœur).

Il viendra, le temps des morts en visite, des nuits trop longues qui apportent l'aube sur un plateau de souvenirs froids. Ce temps, désormais seul à promener son haleine neutre sur nos molles anatomies.

Ce sera le temps désenchanté des jours sans couleurs ni saisons, venu de loin frapper à nos portes les plus solides, les plus folles avec insistance, pour que nous nous fondions en lui.

Jeux de maux

Ce n'est jamais qu'un moment fragile, suspendu ente la plume et l'encens d'une paix ronronnante. Fugace état de l'impalpable masse du destin qui surplombe les petits trésors des vanités confortables.

Ce n'est jamais qu'un moment du « rien » saisi à partir du tout, puis laminé, tourné, formulé et enfin liquéfié en une belle rigidité plane sur le papier pathétique, maintenant griffé d'un chemin d'encre. Labyrinthe aux illusions ou aux impertinentes évidences.

Création du vide autour du plein, pour faire bon contreponds. Encore un petit soupçon de cet équilibre précaire qui promet tout et ne tient rien : quelques frêles passerelles de mots...

Jusqu'à la prochaine chute, jusqu'à l'armistice des solutions funambules.

Voilà qui est fait.

Apocalypse

Un filet de nuages sales s'abat sur toutes les têtes, occultant jusqu'aux imprécations de théâtre. L'heure martèle sa sentence aux plus sourds, et plus lourdement encore, la voilà au paroxysme de l'hébétude. La ville scande ses cris d'agonie à grands jets mornes et fumeux.

Purulente, elle suinte lentement ses artifices vers les dociles campagnes trop naïves, clouées sur place par l'ogre bétonneur.

Moi, je marche sur la cendre exquise des arbres d'antan. Demain il fera encore nuit.

Dernier round

Minuit sonne. Surtout ne pas dormir. Recevoir les douze coups comme autant de coudes, autant de dés.

Puis attendre le décompte de l'arbitre sous les étoiles, et hurler à la lune, jusqu'à ce qu'elle se lasse.

Lutte classique

Il y a les griffes de ce demi-siècle qui s'acharnent autour de tes yeux. Tu pleures sur le lacis de tes rides, sur ces taches dans le vernis de ta jeunesse aux mensonges dérobés à la science des normes.

Sans oublier les éruptions de ta peur, au petit jour, lorsqu'il faut te dégager des bras du cauchemar. Encore se lever. Encore procéder aux gestes de sauvetage. Encore endosser le masque de circonstance, se harnacher des mots de pacotille.

Comme d'habitude, tu t'étaleras en petites misères complaisantes, comme le ferait une mère sans rancune.

Pour vivre heureux, dans un monde frelaté, ne faut-il pas souvent se mentir ?

Manuel du désespoir

L'âge à mis à sac le quota de patience, qui n'abandonne que des corps empaquetés de hontes, lardés d'anciens défunts sur des chemins faussement prospères. Que de mensonges, que d'hypocrisies. Alors, vite, enterrer le sang et les larmes, noyer la poudre et engloutir l'acier.

Que de pauvres, que d'otages et de chantage. Alors, vite, fuir, mais fuir aux vagissements des nourrissons, fuir aux plaintes des exclus. Matière à meurtre. Merci, la vie !

Que de laideurs, que de violences. Alors, vite, s'accroupir devant le ricanement des défis impossibles, s'éborgner au pic de l'invulnérable destin, aborder le mutisme, du bout des lèvres.

Que de haines, que de cupidité. Alors, vite, voter la condamnation de l'indifférence, absoudre le « je » qui n'en peut plus des « ils ». Devenir sec, enfin, pour mieux se répandre en poussière sans rimes ni projets.

Prédiction

Alors que là-bas, au terme de la grande croissance du jour, on assassinait même le soleil, elle me fit une bouée de ses bras de porcelaine. A l'instant, je respirai un parfum d'éternité.

« Est-elle belle ou ne l'est-elle pas ? » Me demandai-je. Fallait-il encore que j'en doute, ou était-ce chez moi qu'il fallait craindre le ver de l'indécision ?

« Peu importe, murmura la nuit entremetteuse, elle est belle. Ne fut-ce que parce qu'elle s'est prononcée en ta faveur. »

On ne se détourne pas de l'offrande sentimentale sans y perdre quelque chose. Pareil hommage ne se refuse. Et je m'abandonnai aux fièvres nocturnes, assuré de ne jamais être seul sous des nues aussi indulgentes.

Sentence

C'était une nuit d'humeur délicate, allant au pas de deuil, belle, d'une nudité qui laissait échapper l'eau blanche des lumières par l'œil discret des étoiles patientes.

« Cette nuit est notre berceau » se dit-il. Dans sa main, une gemme brûlait de ne point rivaliser avec les météores.

Ô petits hommes agités qui vous évertuez à vous endolorir... Aucune bonne parole n'atteint les cieux qui vous ont engendrés. Le pire vous est seyant, tellement vous l'avez façonné à votre peinture.

Pendant ce temps, les gouffres noirs regorgent des cris et des lamentations solfiées de vos victimes. Pourquoi, oui pourquoi ? Scande-t-on de toutes parts.

Sans doute parce que vos forces de vie vous ont donné de quoi forger, mais non de quoi mesurer. Toujours vous aimerez vous éclairer au feu brûlant de vos vanités.

Impressionnisme

Quatre sièges vides, dans un parc désert et souillé,
encerclent une cruelle absence autour d'une table de
pierre qui semble attendre ceux qui ne viendront
plus.

Les jeux du hasard sculptent des images pâlottes.
C'est ainsi que les souvenirs d'enfance oscillent
lentement, comme autant de ballons alignés parmi
les rangées de malheur qui font le décompte des
siècles.

Une table et quatre sièges de pierre pour imiter des
bancs de bois en fausse nature.

Décor de quiète mesure pour une petite musique de
gosse sans violence. Juste un regret pour les mirages
d'antan qui, plus jamais, ne seront renouvelés dans
leurs couleurs, dans leurs parfums, leurs sonorités.

Quel bonheur que les premiers âges. Quelle
étrangeté que ce temps qui embrume notre chemin
et nous vole nos illusions à mesure que le brouillard
s'épaissit dans le dédale du désabusement.

Verdict

Sous le dolmen des âges s'épuise l'impassible secret
des elfes à la lumière lente de nos sacrilèges.

Ah ces heures, ces jours que l'on ne voit jamais
jusqu'à la lie...

Fatale sentence d'une vie infréquentable, souvent.

Providentiels oracles, confiez-nous plus tôt que rien
n'est plus impermanent que les horizons gagnés.

Menue évidence

L'horizon roule un torrent de grisaille nauséuse dont nul n'a voulu. Excepté la survie d'un îlot d'or vif qui résiste à la surface de ses remous, rien ne subsiste de crédible. La nuit s'empresse de mettre le deuil au jour, complice des pires forfaitures.

Je tangué d'un accord mineur à un autre, majeur. Les blanches convoitent les noires, ténèbres obligent. Musique spatiale issue d'une planète solitaire.

Puis le silence assure le feu de sa voix mordante, taillée dans les marches du ciel. Jamais désolation ne s'est mieux imposée à l'entendement.

Rien d'étonnant à ce que l'ombre me convienne. C'est dans le noir que s'apprécie le mieux l'étincelle de lumière.

Instantané

Le coulis de l'eau libre berce les jeunes saules
fringants, le long des berges séculaires. Ici, le
meilleur du ciel est à portée de main. Le point de
fuite conserve sagement ses distances.

Au loin, un vertigineux sommet aux projets inno-
cents effleure le ventre d'un nuage.

Subite division en rire de pluie. La paix est assurée
pour un moment.

L'homme ne passera pas aujourd'hui.

Fado

Ombres froides, pluies d'octobre, gamme d'éclats...
Mais oui, dansez, chantez sources amères, fresques
délavées aux murs délités de ma détention.

A la tendre faveur d'un trouble de l'heure, le ciel
laissera choir dans mes orbites une poudre d'étoiles
échappées des forges de l'ennui.

Veilleur immobile attelé aux foudres de la vigilance,
j'oserai verser les larmes de mon impuissance entre
les bras d'une nuit impassible.

Mimétisme

Il y a ce vacarme ténu des atomes éternels. Mes tempes battent le rythme injuste des folies noires, toutes entrailles mordues par la douleur de l'impossible.

Chaque seconde retrouve ses mensonges glacés, ses beautés de dupes. Quelque part, dans l'air, dans l'œil, dans le geste du temps couve un je ne sais quoi de silence tragique.

Me voici, friches hurlantes sous le soleil de ma prochaine démence ! Je m'engouffre dans le labyrinthe des foules hagardes. Autant d'insectes que de graines inutiles à chaque couvée.

Allons semer nos croisades au large des tempêtes de la déraison.

Le rêveur impénitent

L'union fait trop la bête. De quoi s'esclaffer au pied
des oriflammes, au son des tambours barbares.
Partir, marcher. Se figer dans le lointain.

Rire, alors, pour ne pas gaspiller ses larmes. Traquer
la fuite du vide du bout des yeux, voiler de nuit le
regard des mutants. Bâtir en quelques inspirations
un royaume d'affranchis, suivre les sentes subtiles de
ce fameux silence qui implore une disette de bruit.
Partir, marcher. Se figer dans le lointain.

Le désir des jours en lâche coups de poignard se
dérobe sous les imprécations. Il n'y a plus qu'un sol
jonché de l'humus des corps anonymes sacrifiés.
Partir, marcher, se figer dans le lointain.

En ce moment, qui peut savoir quelles galaxies
s'effondrent, là-bas ou sous mes pas...

Esquisse

Hors le geste il y a la clef du mot, le lavis du rêve qui écorne l'attente. Au-delà, sois rassuré, c'est la nuit, sans petits matins transhumants.

Erre l'étoile filante. Une vie se perd encore de ne s'être pas prise au tragique. L'instant se consume méticuleusement, c'est la vie tout à son ouvrage. Elle œuvre, façonne, désassemble, ruine, incorruptible.

Laisse là tes luttes sanguinaires, laisse le vent arracher les lambeaux de tes haines et paix pour la furie de tes passions.

Mêle le jour à la nuit boréale, jette-donc les yeux le long d'une année-lumière, jusqu'à te reconnaître enfant des étoiles dans la cible de ton aveuglante ignorance.

Épitaphe

Faut-il craindre d'être oublié par la vertu des érosions ? Faut-il appréhender la succession des jours si nous ne sommes plus qu'un clapotis frileux dans la mare des vanités ?

Qu'advient-il de nos crimes impunis, de toutes nos misères ensevelies sous la rouille des baisers refusés ? Et ces plaisirs extatiques, si frauduleux que le corps nous en veut toujours ?

Laissons couler, dit le sang, laissons hurler dit la rancune, rien n'est plus doux au temps que l'utopie qui musarde. Sourire et gémir s'unissent comme maillons de chaîne pour mieux nous ancrer au port de la folie.

Mais tout n'est-il pas vain qui finit bien ?

Le silence des glaces

Pour un ciel fondu dans cette mer qui vole aux étoiles jusqu'à leurs mirages, que ne ferait-on pas ? Les mâchoires des icebergs crissent sous le bleu vertigineux.

C'est dans ce décor que l'on peut le mieux imaginer les cris des 900.000 massacrés annuels.

Le silence des glaces cherche les larmes de ces phoques-martyrs pour expier à notre place, dignement, une honte rouge imbuvable.

Fine recette

Pour vivre comme lui ? C'est simple :

Il suffit de se plonger tout entier dans le mercure du silence, sans frissonner, dès les premiers ricane-ments, dès l'engouement barbare. Puis tarir cet optimisme du nombre, le grand tapage des récifs qui ne peuvent se mouvoir vers l'éveil, contraints qu'ils sont de mugir sans mordre.

Ensuite, faire se tordre entre elles les épouvantes en un nœud féroce et attendre demain (sans grande importance, demain.)

Puis encore se corrompre innocemment aux délices solitaires, rire de la complaisance, s'amuser de la solitude que fuient les cohortes de bipèdes bruyants.

Et enfin, mordre à pleine dents la cheville des vainqueurs de pacotille, dont le sourire hypocrite réussi s'éteint après le dernier « clap ».

Bagage du purgatoire

J'ai vu de mes yeux qui me démangent, ces ruisseaux brûlants, sans un poisson, sans une herbe vive, se transformer en torrent de plomb et ressembler, trait pour trait, à la conscience de ceux qui les avaient souillés.

J'ai vu, dans les yeux des suppliciés, l'aile noire, la braise rouge, l'eau grise de la malédiction. Ceux qui leur refusent la vie ne tuent pas la vie, ils ne détruisent pas même l'écho de leurs hurlements. Maladroits apprentis qui lardent de hargne une terre, une nature, une vie qu'ils n'aiment pas, ils ne peuvent que remuer dans l'air leur perte.

Et j'ai vu des terres enceintes des ruts de la vie et de la mort, sillons de bave haineuse couverts d'injures stériles. Et encore cette fondue infâme, devenue dure comme l'indifférence et sur laquelle plus rien ne pousse mais tout roule, roule, dans le fracas et la frénésie des suicides collectifs.

Or, tout perdue dans le sillage des justes. La cendre des martyrs, leur poussière de feu collent à jamais aux semelles des bourreaux qui hantent les jardins de la désolation.

Sainte Valentine

Cette beauté, insoutenable à faire peur, candide comme le papillon sur le fil de l'épée, me prédit le don de mon corps à l'amour, mais surtout pas à la science. Les hommes ont trop peu de mérite pour qu'on les prolongent plus que de mesure.

Serment opaque de la blondeur des blés, ses cheveux glissent sur sa peau comme un idéal d'éternité. J'en suis milliardaire d'amour.

Sitôt que je la vois, elle croise le fil de son regard en une maille indéfilochable, survolé d'un de ces parfums qui promettent beaucoup et tiennent toujours parole. Ses cuisses arriment l'œil au sexe, c'est tout naturel.

Mais elle est triste comme le voile gris qu'arbore un portrait d'outre-tombe, lorsque l'amour fait de son bois le sarment racorni d'une sécheresse ingrate.

Infini de la solitude

L'univers se regarde avec les yeux de son intelligence (1)
leur disait-il, tandis que la nuit ouvrait lentement
l'écrin de son gouffre.

Et leur sang se glaça au gel de l'infini, plus noir que
la nuit d'encre tandis que les tortionnaires terrestres
s'échangeaient des trophées par-dessus les barbelés
confortables.

Non, l'humus des décombres ne leur tient pas
chaud, savez-vous pauvres mamans...

Le jour venu hâta leurs manières. Les bourreaux
effacèrent les sillons morts des plaies au sourire de
néant, les ultimes murmures de leurs âmes, puis
ensevelirent l'écho captif des anciens cris sous
l'épaisse dalle du non-sens. Bien hermétique.

Lors, ils s'en retournèrent chérir leurs petits, comme
si rien n'était jamais advenu.

(1) Merci, Hubert Reeves.

LA PART MANQUANTE

Quelle amoureuse de la vie sait
ce qu'il faut de bombes pour
satisfaire les dieux intelligents
qui nous ont fait croire tout-puissants ?

Quel enfant sage hurlera
ce qu'il faut de sacrifices
pour rassasier les dieux sanguinaires
qui de leurs fidèles ont fait
les pires apôtres ?

Quel prophète d'apocalypse révélera
ce qu'il faut de désespoir
pour contenter les dieux arrogants
afin qu'ils cessent de nous duper ?

Quel comptable insolite additionnera
ce qu'il faut d'hécatombes
pour abolir les dieux envahissants
depuis toujours aux abonnés absents ?

La part manquante

Comme dans cet univers
sans queue ni tête, avec trous
noirs et blanches comètes,
quelque chose,
quelque part, est absent.

Nous, dans le même temps,
unis par un même oracle
qui ne mesure pas le risque
que nous sommes
pendant qu'ailleurs
se corrompt et s'amasse
l'argent des mille et un pénitents.
Nous, dans le même temps,
insouciantes et bavards
divisons les peuples parqués
comme denrées esclaves
d'aujourd'hui qui perpétuerons
notre honte.

Comme dans cette forêt brûlée,
avec cendres et silence,
quelque chose,
quelque part, est absent.

Nous, dans le même temps,
unis par le même cauchemar,
qui ruine et nous condamne
pendant qu'ailleurs s'étalent
parkings et super bazars

des mille et un pénitents.
Nous, joyeux et puissants,
voyageurs du même temps,
saccageant les petites vertus
d'aujourd'hui qui n'écloront
pas demain.

Comme dans ces villes
en noir et blanc, avec leurs façades
d'antan, quelque chose,
quelque part, est absent.

Nous, dans le même temps,
tombés dans le filet du hasard,
qui consume et ravage,
pendant qu'ailleurs le bitume
engloutit l'horizon des mille
et un pénitents.

Nous, baignant dans le même sève,
victimes et coupables
tandis qu'on prépare
l'autel de l'enfer à venir.

Comme dans ces écoles
pour futurs marchands,
lignes droites et faux sourires,
quelque chose,
quelque part, est absent.

Nous, dans le même temps,
unis par un même destin naufrageur,
pendant qu'ailleurs les pauvres
comptent les mille et un pénitents.

Nous, corrompus et mercenaires,
dans le même temps volontaires

et inconscients, supprimons,
mettons en réserve
la bonne graine d'aujourd'hui,
l'ivraie de demain.

La Terre nous dira
ce qu'il nous manque,
comment l'univers se fout
pas mal de ça, qu'il ne tient compte
d'aucun « élu ».

Comme les autres, nous connaissons
l'âge des remords et des supplications.
Alors, plus de nobles ni de saints
à implorer, on sanglotera, on suera
sous les certitudes décrépites,
on suppliera de tout recommencer
à zéro.

En une seule nuit

En une seule nuit tout peut être dit
 Le refus du mensonge cette pierre
 Qui devint cœur mon rire de cuivre
 Sur tes lèvres sans voile
 Cet ami perdu dont on refuse
 A la mémoire de mourir
 Et cet amour si fou, si fort
 Pour tout ce qui vit

En une seule nuit tout peut être dit
 La peur du loup qui dort en nous
 Le nom des étoiles qui ne disent rien
 Le chant du merle qui annonce l'aube
 Le canon qui s'obstine à croire qu'il a raison
 L'effroi du noir dont on s'amuse
 Et la haine qui guette nos moissons

Peut-être qu'en une seule nuit
 On s'imagine pouvoir tout dire
 Ce que demain sera
 Les pardons qui jailliront
 A la lumière des beaux serments
 Mais l'heure viendra de rassembler
 Ce que la nuit a consumé

Le doigt taché de cendre
 Nous dessinerons l'aurore de feu
 Oubliant encore et tout le jour durant
 Qu'en une nuit tout n'est jamais dit.

A tous les héros

Toi soldat, qui t'en vas pour la « bonne raison »
 Avec une fleur au canon, ne laisses-tu rien derrière toi
 Que tu puisses regretter ? Une mère, un enfant pour qui
 Le clairon n'est qu'un chant de mauvaise augure ?

Toi soldat, qui part en chantant, devant qui on agite
 Les honneurs, les hochets *pro patria*, ne laisses-tu rien
 Derrière toi qui puisse te donner raison ? Ces ruines, ces
 Tombes et ces cris d'abandon et de peur, ce sang bu par
 La terre ?

Toi soldat, qui reviens en pleurant, naïf petit pion
 Miraculé, laisses-tu rien derrière toi quelque chose qui
 Puisse t'être pardonné ? Qui puisse être oublié ? Cet
 Échiquier fou, ce brouet de haines et tous ces hommes
 Qui furent tes cibles ?

Toi soldat, qui n'est pas revenu, pour le prix du martyr
 Discours et fanfares ne consolent pas ceux qui t'ont
 Perdu, qui voulaient que tu vives. A toi la paix Posthume,
 soldat. Sur tes traces, d'autres soldats sans Cesse
 continuent le même combat, la même vengeance Les
 horreurs depuis des siècles, c'est la même engeance Qui
 répète ses erreurs.

Soldat, pourquoi n 'a-t-on pas fait de toi un homme
 Plutôt qu'un soldat ?

Et pourtant elle est si bleue

C'était hier c'était tout neuf, sapiens à peine sorti de l'œuf, en basket naze et pas très nettes à refaire le monde sur Internet, à se perdre en allures bidons sur sa belle oasis bleue. Embarquement pour les étoiles, bientôt l'autoroute *for space*, par ici les chauffards du ciel, place, place aux cons errants du ridicule ! Faites la queue suborbitale. Ras-le-bol de cette planète ? A vous les vacances sidérales ! Elle tourne, tourne, tourne en rond pour les convaincre qu'ils sont si cons. Mais c'est pas ça, pas ça du tout qui changera cette planète, y a trop de jeu dans les manettes, trop de mou sous la casquette. Z'ont pas fini de tournicoter, les astronautes mal élevés, qui nous presseront d'admirer leur quincaillerie, leurs capsules à jeter au bout de cent révolutions. Après un petit tour d'illusion faudra quand même replonger terre-à-terre, brouter les pâquerettes amères. Dénombrer les affamés après les avoir bien enfumés. A qui le tour, l'aller-retour ? Un trip de riche, de promoteur, la démesure prend de la hauteur. Un petit chèque astronomique, pour la loterie de la surpopulation, à tous les coups on gagne toujours l'une ou l'autre nébuleuse ! Allons vite lorgner là-haut, des fois que ce serait moins nauséux. Elle tourne, tourne, tourne en rond, pour nous convaincre qu'on est bien cons. Y a trop de vide sous les casquettes, pas étonnant, détonant du tout que tout ça pète...

Dans la peau d'un autre

Dans la peau d'un autre
tu viens d'un pays sinistré
l'espoir en cale sèche
les petites ailes repliées
ta pauvreté s'ennoblit
du mépris des riches
même si tu te paies des tas
de chemins qui mènent
pas à Rome

Dans la peau d'un autre
y a souvent qu'un naïf
qu'à pas vu venir le piège
aveuglant des nantis

Dans la peau de cet autre
t'es plus qu'une malédiction
chez toi y a pas étude
que la rue pour toute école
et l'exil pour horizon
ici ou ailleurs c'est ton
pays que l'on maudit

Dans la peau de ces autres
t'es souvent victime d'un passeur
qui t'as promis un avenir qui
ressemble jamais au sien
pour ce salaud c'est toi
la pépète d'or

Dans la peau d'un autre
souvent qu'un pauvre type
qui demande qu'à être heureux
mais se traîne sur un jeu
où y a que des cases noires

Dans ta peau, celle de l'autre
personne veut comprendre
que pour vivre en paix
le chemin de ta vie doit
se faire sans larmes
que pour manger à ta faim
il faut briser les armes

Supplique

Donnez-nous, donnez-nous aujourd'hui
notre amour quotidien celui qu'on n'a pas
su multiplier ni conserver dès le berceau
dans les langes du hasard cet espèce
d'amour sans alphabet

Donnez-nous, donnez-nous aujourd'hui
quelque chose comme une paix mode d'emploi
inclus qui ressemblerait aux belles intentions
ne voudrait plus être à vendre au prix de l'esclavage

Donnez-nous, donnez-nous aujourd'hui
des abris pour ceux qui jouent à cache-cache
avec nos bons sentiments

Donnez-nous, donnez-nous aujourd'hui
la sagesse méconnue des terres nourricières
pour qu'on n'y bâtisse plus avant de planter
dix arbres pour chaque maison

Donnez-nous, donnez-nous aujourd'hui
la force d'offrir à la terre autant qu'elle nous
apporte et aussi le courage d'être sans exiger,
ni attendre plus jusqu'à devenir une plaie
impossible à panser

Ce n'est pas un jeu

La séduction, le respect, c'est pas un jeu. La liberté... pas un jeu. Un petit clic pour une grande claque, là où ça colore de honte. On a les cons qu'on se mérite lorsqu'on tourne le dos, dans l'isoloir, aux petites misères et libertés. A petits coups de « sms » qui coûtent la peau des fesses à notre santé, on vote pour les extrêmes, les fachos, les machos ? Petits réducteurs deviendront grands à force de complaisance. La vie c'est pas un jeu. Au pays des doudous c'est jour et nuit l'abus d'impolitesse. Les voyous assermentés jurent tous le même refrain. Au pays des doudous y en a plein les mains, pleins partout, des dévoreurs de silence, des promoteurs de cerceaux enchaînés. Au pays des doudous plus de responsables ni de long terme, que des projets de déjantés, à ras le bord des I-Phone. Au pays des doudous on en a jusqu'au cou, petits jeunes ou vieux jeu c'est les mes gestes dupliqués, même têtes penchées sur le bout de l'appel de vacuité publique. Le petit émoi qui déballe son néant au sourire des actionnaires. Je t'appelle, on se rappelle surtout pour ne rien dire. De toute façons on parlera en même temps pour pas trop s'écouter. Au pays des doudous y a que des riches pour encaisser. On ne cloue plus les hiboux sur nos arbres modifiés. Nos dingues clonés se referont une gloire à satiété en faisant sauter la banque des créateurs de faux besoins. Au pays des doudous, y a plus de coudes pour se serrer, on y est jusqu'au cou... jusqu'au cou.

On s' imagine

On s' imagine que je me débine...
 Un air de pluie, un goût d'ennui
 Toi tu t'agites cosmopolite
 Revenons-en au firmament
 Enfant de l'ennui, monde sans merci
 On s' imagine que je me débine...
 Je prends pas racine, je tourne en rond
 Rêve de loterie, mille galères
 Touchent le fond

On s' imagine que je me débine
 C'est le hasard, c'est tôt ou tard
 Qu'on se rend compte qu'on donne
 Trop peu pour ce qu'on reçoit
 On s' imagine que je me débine
 Je coule, eau de vie, slow anguille
 Sans faire de traces, je cède la place
 Pas plus important qu'un dernier chagrin
 Histoire de cœur, histoire d'argent
 C'est toujours une question de temps
 De bateau en partance
 Qui veut pas trop y croire

Réflexions

Ô frères humains qui nous contemplez

Généreusement, vous n'avez pas manqué d'attribuer un nom aux étoiles, aux comètes, aux champignons et aux plantes. Même les mots et les pierres n'y ont point échappé. Minutieusement vous avez répertorié et classé, mis en rangs d'oignons vos vérités, vos philosophies et autres saintes vérités. Nous-mêmes sommes affublés de toutes sortes de noms étranges qui vous confortent dans la pérennité et l'efficacité de votre savoir.

Et ainsi, dans nos yeux croyez-vous reconnaître de la stupidité, de l'indifférence, voire de la cruauté.

Autant vous dire que, comme vous, nous sommes parfaitement capables d'élan de tendresse, de compassion. Sans trouver d'oreille à qui nous plaindre nous éprouvons les tourments de chaque saison tout comme ceux de la solitude. Car nous aussi nous pouvons être abandonnés, torturés, ridiculisés, soumis à l'esclavage. Ce dont vous ne vous privez pas, même avec vos semblables.

Souvent, au nid, nos petits attendent en vain notre retour : c'est que nous avons croisé votre route.

Vos territoires ont envahis ou supprimés les nôtres. Ce faisant, vous avez souillé notre eau, notre air, notre nourriture. Vos bruits incessants sont pires que l'orage ou le grondement des volcans. Comme vous, nous savons ce qu'est la peur panique, la traque, les coups, la torture, la mise en cage, pour votre plaisir, vos vengeance, votre absence de dignité ou votre ennui. Certes, la violence, la cruauté vous ne les avez pas inventées, mais nous n'avons pas votre magnifique intelligence, votre haute conscience de vous-mêmes ni rien de votre soif d'ambition pour prétendre modifier notre instinct ou notre environnement. Et d'ailleurs, pourquoi le ferions-nous, pour vous ressembler ? C'est n'est pas autrement que notre sort est entre vos mains. Comme le vôtre.

La vie nous a faits tels que vous nous voyez, toujours pareils, ni beaux ni laids, sans fioritures ni artifices. Quelle en serait l'utilité ? Pas plus d'états d'âmes. En la matière, vous n'êtes pas des exemples non plus. En vous détournant de nos communes origines, vous avez pressé le pas vers un futur plus mortellement figé que ne le ferait une glaciation. Désormais, la conscience tranquille, vous vous estimez affranchis de tout devoir envers nous et vous nous réservez parcs et cages mortifères, sans omettre de nous coller l'épithète *nuisibles* afin de mieux justifier le sinistre palmarès de vos actes envers nous.

Mais avons-nous jamais envahis la Terre entière, comme vous, à un point tel que vous ne savez plus où poser vos demeures anguleuses tant est envahissant votre surnombre tandis que nous ne connaissons plus aucune paix ? *Qui sont les plus nuisibles ?*

En votre esprit a pris racine le sentiment de toute-puissance définitive alors que vous êtes plus dépendants de votre progrès, plus fragiles que les plus frêles de nos petits. Arrogants, despotiques, convaincus de votre supériorité, vous nous menez par le bout du museau jusqu'à ces abattoirs où notre mort est organisée dans les normes de vos affreuses industries.

Oui, votre empire est décidément impressionnant, tapageur, et bientôt nous n'y serons plus qu'anachronismes, anecdotiques accessoires de distraction. Mais à force de vous distraire de la vie, dont vous avez peur - comme de la Nature, votre royaume s'effrite et n'a plus rien de commun avec celui que nous avons jadis partagés durant si longtemps.

A présent il ressemble à une haute, une orgueilleuse pyramide, si haute, si pointue que vous avez de plus en plus de mal à vous y tenir. Comparées aux nôtres, les prouesses dont vous êtes si friands ne valent que par les dérisoires artifices dont elles dépendent. Vous hissez vos créations au sommet de la vanité alors qu'aucune n'atteint les merveilles d'ingéniosités que la vie a multipliées et dont vous n'êtes que les éphémères sujets. Mais savez-vous en-

core ouvrir les yeux, l'esprit pour entendre et voir ce qui devrait vous brûler le cerveau ? Vous qui aimez tant vous prétendre nobles ou savants, vous qui perdez chaque jour un peu plus la mémoire de ce dont vous nous êtes redevables, aimez à croire que le but de la vie c'est Vous.

Nous, nous sommes incapables de faire valoir nos droits. Mais, de qui, de quoi pouvez-vous être véritablement fiers lorsque pas un jour ne se passe sans que vous contribuiez, dans mille de vos gestes, au ravage, à l'empoisonnement du berceau qui vous a vu naître... et sans que vous vous préoccupiez vraiment, sincèrement, de ce que sera l'existence de vos propres petits lorsque vous aurez tout osé.

Ô frères humains qui nous contemplez, la peur de la Nature, de la vie en somme, vous a conduits sur le chemin de toutes les erreurs et de la toxicité. Si nous n'avons pas l'usage de la parole c'est un bien, car que pourrions-nous vous confier, si ce n'est que nous ne vous envions certainement pas, ni ne vous plaignons de ce qui vous attend.

LA VOIX DU DOUTE

La logique est la science normative des processus de pensée : elle recherche et prescrit, non ce qu'il convient de penser, mais comment bien penser, quel que soit l'objet de la réflexion ou l'option devant le problème posé.

Petit traité de logique, J. Laloup, édit. Dessain, 1965, p. 13.

L'essentiel est moins de croire que de savoir.

J-M.L.

Promenez-vous dans cette exposition de peintures : il s'agit d'y découvrir quelques-unes des œuvres d'un peintre surréaliste contemporain. Superbe facture, très soignée. Technique à couper le souffle. Éloge de la femme, hors toute vertu, dans l'exaltation d'un hyperréalisme poussé jusqu'au sur-naturel, parfois teinté de subtiles allusions à la foi à laquelle adhère l'artiste. Celui-ci vécut à l'époque de la « révolution » surréaliste et fréquentait des peintres, dont certains allaient devenir célèbres tel Magritte. Des poètes l'entourèrent également, qui surent tôt l'apprécier à sa juste valeur. A votre rythme, vous cheminez, parfaitement à l'aise dans le bel espace dévolu à cette activité culturelle de qualité. Peu de monde. Peu de bruits. Quelques chuchotements discrets. Entre les toiles, imprimés sur des bandes de papier fixées au mur, des extraits de textes interpellent autant que les peintures magistrales. Notamment celui-ci : « *Il y a ceux qui croient, il y a ceux qui doutent et il y a ceux qui pensent. Je suis de ceux qui pensent : je pense que je crois que je doute.*¹ » Pour autant que vous l'ayez remarqué - où que vous appréciez autant les textes que les images, vous marquerez peut-être un temps d'arrêt devant cette réflexion fortifiante d'humilité, lumineuse de sagesse. Elle émane d'un poète, ami du peintre visité et l'une des figures marquantes du mouvement surréaliste belge des années 50.

¹ Louis Scutenaire.

Ces deux petites phrases résument à merveille un état d'esprit auquel, indéfectiblement, ma voix s'associe en toute complicité. En effet, comment rester insensible à ceux et celles qui ont choisi de penser en suffisance pour en rester au doute, autant d'eux-mêmes que de l'entière du monde ; de douter de cette réalité qui leur est donnée en pâture, comme si tout était compris conquis une fois pour toutes, définitivement admis ? Qui sait, nous pouvons librement imaginer que la vie l'a peut-être déterminé ainsi, afin que nous nous procurions tôt ou tard les moyens radicaux à même de planifier notre propre éradication de cette planète malmenée, à l'aube de l'émergence d'une si faible et dérisoire intelligence. Un monde dans lequel ne régnerait que la vérité serait un monde hermétiquement clos, fini, édifié sur l'omnipotence d'une dictature barbare. Le cloaque d'une espèce tarée, surnageant vers un avenir en forme d'impasse. Tout y serait vain et éphémère, à l'image même des dictatures. N'est-ce pas justement le sentiment que nous offre l'ici-bas ?

A toute époque de notre ère, à tous les échelons de nos édifiants programmes civilisateurs, inquisiteurs et rédempteurs, les certitudes ont eu maille à partir avec le doute, véritable Veilleur isolé dans les ténèbres sanglantes de l'obscurantisme. Les vérités spirituelles, promptes à faire des émules - de gré et surtout de force - écloses dans les temps les plus obscurs de l'ignorance, sont nées de l'incompréhension, de la recherche d'un garde-fou pour les es-

prits malmenés, torturés par la quête de réponses. Dans un contexte où sévit généralement une imbécillité pathogène (mais qui se reconnaît dans celle de certains chefs d'état, enseignants, hommes politiques, financiers, religieux, artistes, médecins, fonctionnaires, militaires, etc. ?), des « courants », des modes stupides, un gaspillage éhonté des énergies non renouvelables, une veule oisiveté, une brutalité que relaie à l'envi les médias ainsi qu'un mépris généralisé pour la vie et pour autrui à l'échelle pandémique, ne faut-il pas rapidement édicter des règles de vie, des lois rigides, impitoyables destinées à limiter au maximum les libertés de ceux qui ne cessent de croître, toujours plus nombreux, toujours plus difficiles à maîtriser ?

Idem à l'échelon tribal des temps révolus. Mais qui les fera appliquer, ces lois vitales, ces principes assainissant s'ils ne viennent que de la volonté d'un humain ? C'est à ce niveau précis que peut intervenir une loi divine, donc par essence intangible. Le tout est d'y adjoindre la mise en scène idoine, du genre de celle qui clouera le bec aux ignorants, aux analphabètes, aux désespérés et aux crédules, ainsi qu'aux anthropocentristes qui s'imaginent que le monde commence et s'arrête à eux.

Hélas, les humaines vérités dont nous sommes abreuvés depuis des siècles ont mûri sur la fange de fantasmes, de délires, voire plus sciemment, dans des cerveaux malades obsédés par un unique but : s'arroger une puissance, un pouvoir foncièrement

illicite en s'évertuant à duper les masses naïves. Pour quelle raison majeure ? Parce que la vie ne peut offrir à ses sujets - ses victimes - qui ont assez de perspicacité pour l'avoir rapidement compris, aucun sens viable.

Lors, il s'avère *impensable* de ne pas croire *ipso facto* à un projet fomenté par l'index de Dieu, entité désormais louée et garnie d'une majuscule afin d'assurer son universalité et mieux impressionner le petit peuple qui se doit de le respecter. Mais un mirage est-il seulement respectable ?

Une fois le décor mis en place, il n'est guère difficile d'expliquer aux soumis combien les infidèles auront désormais définitivement tort de ne pas suivre la voie d'une foi salvatrice ; combien le troupeau devra supporter stoïquement toutes les peines de la vie pour mériter la suprême récompense des Justes : une place réservée dans les strapontins d'un parc à cumulonimbus où il ne pleut jamais, où la faim et la soif n'ont pas plus cours que la douleur ou le temps. Nous pouvons voir cela de cette manière, en couleurs et en relief voire tout autrement (faisons confiance aux facultés d'interprétation de nos théologiens) le résultat est identique : on se drogue comme on peut.

Celui qui ne fait *que* croire, celui dont la croyance constitue une fin en soi, ne regarde que devant lui, dans une seule direction, œillères obligent. En comparaison, celui qui doute à toutes les apparences d'un caméléon circonspect. Il observe, jauge,

engrange dans sa mémoire et, surtout ne tolère pas que l'on se mêle de penser pour lui. De loin, à l'écart, il décèle rapidement l'approche des bannières du cortège des vérités. Quant à celui qui se méfie de ces mouvement de masse, de ces rassemblements et qui demeure sourd aux véhémentes exhortations, celui qui réfléchit, compare, soupèse et n'abdique à aucun prix sa raison pour une aléatoire croyance, il accepte d'abord ce que ses yeux lui donnent à voir et ce que son esprit est capable d'en déduire. Les affirmations qui ne souffrent ni discussions, ni reconnaissance d'erreurs ou de manipulations humaines sont considérées par lui comme l'expression type de ce culot délirant dont s'enorgueillissent tous ceux qui s'asseyent d'emblée à la droite de leurs illusions.

C'est pourquoi le doute a fort à faire pour maintenir intact, en permanence, son bon sens à la surface de l'océan des contraintes dogmatiques, de toutes les fois qui peuvent être dénombrées sur Terre et qui se comptent par milliers. Que ce soit en regard des certitudes religieuses ou scientifiques, en dépit de toutes les tentatives forcenées d'endoctrinement, le doute survit bien. Plus les vérités tentent de s'imposer à lui, plus il a de chances de prospérer, de tracer son propre chemin dans les esprits définitivement réfractaires à l'abrutissement, aux discours lénifiants. Si point n'est besoin pour autant d'en venir au nihilisme, à une recherche béate du non-être, à l'application froide d'un stoïcisme frigide, à

l'exaltation frénétique, genre *new age*, et autres modes à caractère grégaire qui bêlent à l'unisson le droit de chacun à contester ce qui est admis, fut-ce par le plus grand nombre cette constatation de l'acceptation du conditionnement de masse banalisé n'en reste pas moins loin de constituer une preuve de bon sens. Des esprits troublés, malades, gouvernent la plupart des nations. Conflits d'intérêts, conflits d'obédiences ou de richesses naturelles, guerres d'intérêt économique, de religions ou de déstabilisation politique, guerre de vengeance ou encore par désœuvrement, lâcheté ou jalousie, la politique pour la politique, le mal pour le mal. Tout cela n'est que l'expression d'une seule et même tumeur, une excroissance maligne plus dangereuse que tous les cancers, que toutes les pestes réunis dans l'arbre généalogique humain.

La catastrophe ce n'est pas le volcan qui explose, ni le raz-de-marée qui noie tout sur son passage, pas plus que le tremblement de terre ou la foudre : c'est l'homme. La grande responsable dans ce triste scénario est sans doute tout bonnement la vie, au premier chef, pour s'être fourvoyée en octroyant à un mammifère une intelligence dont il est incapable de faire un digne usage. Les adeptes du doute se trouvent partout, disséminés jusque dans les lieux et activités les plus inattendus. Probablement parce que le doute représente le pendant le plus admissible à opposer aux croyances qui ne s'étayaient que sur elles-mêmes pour glaner un peu de pouvoir.

Lorsque nous choisissons de douter, nous nous faisons fort d'accepter sans appréhension angoissée ce que nous pourrions nommer *l'inconnaissable*. Nantis de ce terme neutre, vide, nous détenons la puissance non négligeable des outils de base du créateur : acceptation, lucidité, sérénité et ironie. A partir de là, les tambours guerriers peuvent toujours résonner ! Penser peut faire mal, peut faire peur à certains. Pourtant, penser aide à l'instruction, à la découverte, à l'ouverture et à l'amélioration des perceptions, à l'accroissement de l'acuité spirituelle, pourrait-on dire, mais dans le bon sens : celle qui ne se repose sur aucun enseignement asséné, celle qui ne s'impose pas par la coercition, celle qui propose et s'en tient aux seules suggestions sans s'ingérer dans l'esprit commun.

Devenir plus intelligent ne fait jamais de mal, n'épuise pas et ne saurait engendrer de danger pour quiconque.

Par contre se confiner dans la bêtise, dans la soumission craintive, aveugle, qui occulte toute perspective de renouvellement de la pensée est d'une teneur nettement plus funeste. Le moutonnement de la banalité répand une poussière qui couvre d'une chape de plomb la créativité, l'originalité, la beauté et la luxuriance d'une existence partagée dans la joie et la simplicité. Si la vie n'a pas choisi la simplicité, pour des raisons inconnues, l'homme lui a bêtement emboîté le pas. De crainte de se découvrir trop petit pantin ?

Un artiste qui doute n'achève pas le monde, il le poursuit, l'amplifie, à mesure que ses doutes se nourrissent d'expériences, il le complète, lui rend un humble et sincère hommage non moins respectable qu'une quelconque adoration, puisque totalement désintéressé. Le doute ne saurait en aucun cas figurer une conviction de plus. Celui qui en fait sa lanterne, n'attend rien que d'être, simplement. Ce faible luminaire lui fait découvrir les charniers que laisse derrière elle, au fil des générations, une vérité importune dans tous ses états. Dans ce contexte, échafaudé sur l'observation et la réflexion sans partis pris, nous pouvons prétendre que le doute va de pair avec la quête, consciente ou non, de ce qui n'aura peut-être jamais d'aboutissement. Et qu'importe après tout, puisque nos prétentions sont de toute manière dépassées depuis longtemps par la puissance, la force innommable qui nous a mis au monde. C'est une performance à jamais inégalable, qui ridiculise tout autant les prétentions déistes les plus hallucinées, les plus désespérées, les plus mortelles de toute manière. Affronté à la pléthore des certitudes en tout genre, assénées durant les civilisations passées, et qui sont obsolètes aujourd'hui, la « bonne foi » qui tant se veut aux petits soins pour notre destinée ne pèse pas lourd en matière de juste voie. Certaines d'entre-elles n'ignorent rien de leur jeu trouble, hypocrite, mais préfèrent entretenir une illusion, génératrice de pouvoir, qui fait le pendant de toute vérité qui ne res-

pecte pas l'incrédulité. Nous pouvons considérer le doute comme une sorte de gouffre au-dessus duquel nous nous pencherions, sans craindre d'éprouver l'appréhension du vertige. Au fond, il n'y a aucune promesse, aucun principe à suivre strictement à la lettre pour obtenir un quelconque passe-droit et s'octroyer ainsi le privilège de pouvoir aller grossir les rangs des « sauvés ». La vie ne crée rien qu'elle ait l'intention manifeste de sauver envers et contre tout. Autour de ce gouffre, nous pouvons nous promener sans craindre un retour de flammes. Pas de barrière, pas de vigile sermonneur. Pas d'enfer si ce n'est celui bâti par les humains, sur Terre. Rien que notre esprit attentif, notre conscience prémunie contre le « bourrage de crâne. » Cependant, pour adhérer au doute, cela implique d'être au monde dans l'unique réalité du « Je », et de ne point refuser ou craindre de *penser par soi-même*, chose qui reste évidemment toujours plus difficile, risquée, qui exige d'énormes efforts et de vigilance. Nettement plus que lorsqu'on s'abandonne au gavage précoce des certitudes. Notre civilisation en est remarquablement pourvue ! Le spectacle de ce qui survient, la temporalité de ce qui *est* n'est probablement qu'une projection de l'esprit, un mirage trouble en écho à notre perception malhabile du réel. Le simple fait que nous soyons là, en tant qu'observateur, dérange une autre réalité dont nous n'avons que peu, voire pas du tout conscience.

Y avoir ne fut-ce que songé est la première nourriture quotidienne du doute, car, au demeurant, ne sommes-nous pas certains d'agir par nous-mêmes, alors que *nous sommes agis* ? Nous pensons agir librement, être maîtres de nos choix. Mais de quoi sommes-nous réellement libres ? Pratiquement de rien, si ce n'est de choisir de sauter du train en marche avant qu'il ne décide pour nous de s'arrêter quelque part, en l'un ou l'autre moment de notre court itinéraire parmi les vivants. Pour le reste, c'est affaire de circonstance, de hasard. De quoi pouvons-nous être assurés, excepté que nous sommes de passage, banalement mortels ? De peu de choses, finalement, sinon rien. L'illusion est permanente dès lors que, assourdis, aveuglés, dirigés, nous ne percevons qu'une infime part des ondes cosmiques issues des confins de l'univers et qui nous transpercent à chaque seconde. Nos modèles de société, nos civilisations, nos conventions, nos lois, nos principes, nos langages, notre manière de penser, d'être, ne sont qu'artifices, méthodes plus ou moins fiables pour accomplir les gestes élémentaires à une survie momentanée. Nous nageons dans l'arbitraire en n'ayant pas assez à l'esprit que nous ne sommes pas conçus pour durer. Tout cela, nous le savons, mais nous ne voulons pas y penser. Trop angoissant. D'autres ne peuvent ou ne veulent tout simplement pas y croire. Alors, tout plutôt que rien. Tout plutôt que l'absurde, l'incompréhensible. Aussi, des millions d'entre-nous choisiront-ils de s'en remettre, et

avec dévotion, voire fanatisme, à l'espérance d'un prétendu monde meilleur, aux bercements d'une illusion nichée dans une dimension gérée de fond en comble par la gnose, et évidemment accessible uniquement aux trépassés ayant faits la preuve de leurs terrestres mérites.

Le viatique peut constituer en une religion qui a réussi, ou encore en la science, voire la folie, parfois même le tout mélangé. Ce dernier brouet a bon vent. Les vérités ont ceci (entre autres) de suspect qu'elles ne peuvent, par décret humain, être remises en question. Une vérité qui s'autoproclame absolue, issue d'un message révélé n'est souvent plus qu'une arme déguisée, utilisée sans frein par les fanatiques de tout poils pour légitimer leurs actes. Ceux-ci n'ayant généralement guère de rapport avec une spiritualité vécue dans la paix et une authentique fraternité.

Les bibliothèques du monde entier regorgent de textes pieux à ce sujet. On leur donnerait le bon Dieu sans confession... Et puis, les belles intentions ne coûtent jamais très cher. Dans la pratique, l'esprit de groupe engendre peu la diversité, surtout en matière de convictions religieuses. Où irait-on ? Mais justement, c'est cette fameuse et irritante diversité à qui nous devons d'être là, science à l'appui, parce que la vie a établi dans ses lois celles de la richesse, de la multiplicité des genres, avec un unique but : qu'elle *soit*. Le reste nous dépasse, ne concerne plus notre maladroite intelligence qui se

débat à coups de stations orbitales onéreuses et pollueuses. L'avant *big bang* est un mystère qui ne sera très certainement jamais résolu par un être humain. Par conséquent, les vérités dites « divines » abhorrent le doute et s'évertuent à ne pas en rire, à mettre tout en œuvre afin que l'esprit ne laisse subsister aucune faille, la moindre petite porte entrebâillée aux questions dérangeantes. Elles veillent à ce que l'allégeance soit incarnée, confortées dans leur évidence, par les millions de crédules, le mimétisme doit contenir des particularités rassurantes, afin qu'aucun obstacle à la raison ne demeure franchissable. Bref, afin que tout le monde entre dans un unique rang. Par malheur, il en est de nombreux, de rangs, tout aussi encombrés de fidèles clamant à qui veut l'entendre qu'ils détiennent LA vérité. C'est-à-dire une autre, une meilleure, qu'ils sont les seuls à avoir compris ! De ce fatras ; de toute cette agitation puérile, tonitruante, violente, le doute ne peut qu'en surgir grandit, amplifié. Car même s'il n'en subsistait qu'une seule, de ces vérités, l'hygiène mentale la plus élémentaire consisterait encore et toujours à nous méfier, à relativiser prudemment ses principes... en toute bonne foi. Rien n'est plus pervers, sinon mortel, que d'abjurer sa faculté de raisonnement pour s'abandonner, corps et âme, au mystérieux, au magique concocté par des maîtres d'œuvre qui aiment un peu trop l'ordre. D'ailleurs, il est notoire que les mobiles de ces habiles artisans sont rarement aussi innocents, au-

ssi enchanteurs qu'ils tiennent à le faire admettre, et qu'ils imposent, de manière coercitive si nécessaire, pour modeler les esprits les plus quémandeurs en merveilleux. C'est justement ce qui singularise ceux qui ont peur de douter : on peut aisément reconnaître à leur degré de conviction celles et ceux qui nourrissent les plus grandes craintes envers la vie, à l'égard de la différence, de la laïcité ; qui éprouvent le plus d'effroi de ne pas survivre à leurs rêves de puissance et d'éternité. Une vérité à dose massive y pourvoit aisément. L'acharnement thérapeutique est alors de mise. Notre disparition demeure une énigme dont nous croyons avoir tout saisi des tenants et aboutissants.

L'amour, le bonheur ne se bercent-ils pas de semblables illusions ? Le doute n'a besoin d'aucune ceinture de sécurité, parce qu'il titre un fort degré d'insoumission sereine et non-violente. Les certitudes apparaissent trop comme les lieux de tous les combats. C'est ce fameux gouffre d'où émergent les chimères interprétatives, les dissidences les plus radicales et les futures guerres. Il ne suffit pas d'un Livre, ni même de bibliothèques entières pour asseoir le crédit définitif d'une croyance. Tout livre qui parle de « dieux » ne s'exprime que sur des éléments dont on n'a jamais vu la couleur. Même si nous pouvons croire à la réalité des ondes radios, invisibles, pour ce qui relève de ce que certains hissent au-dessus de tout, il y faut tout de même des faits tangibles, actualisés, vérifiables. Des faits dont

puissent témoigner surtout ceux qui n'en attendent rien d'autre qu'une observation saine, raisonnée, débarrassée de tout ce qu'ils voudraient, inconsciemment, y voir ou y trouver confirmé. Mais encore des faits palpables, qui soient observables par tout un chacun, capables de se voir réitérés au vu et au su de tous ; expliqués, commentés dans l'unique but d'informer, d'instruire, quitte à bouleverser certaines « preuves irréfutables » antérieures.

La science s'est mainte fois trouvée dans une impasse. Elle s'est fourvoyée, elle a été sincère, elle a servi d'instrument au service du pire comme du meilleur. Elle n'échappe pas à ses chapelles, à ses dévots. Dans le bestiaire des croyances premières, dans les palais érigés en l'honneur des dieux, résonnent les chants, les psalmodies ; dans ces antres dévolus à la « Sagesse » s'accomplissent les rites salvateurs, les pèlerinages, les vœux aux pieds des reliques ou des monuments bénis. C'était à peine différent dans les laboratoires des époques révolues.

La vie nous a montré le chemin de la diversité, de la complexité, jamais celui d'une quelconque vérité : dès qu'un dieu est apparu, du seul fait de l'homme, aussitôt un autre a surgit, pour contester, pour écraser le premier, puis tous les autres. Lorsqu'aucun royaume céleste n'est apparu aux fusées Ariane ou Apollo, il a bien fallu que les exégètes s'empressent d'interpréter le vide cosmique

et de mettre à jour les écrits sacrés qui ne le sont que pour ceux qui s'y soumettent. Nous aimons adhérer à ce qui nous promet du plaisir, fut-ce au terme d'une vie éprouvante, parsemée de malheurs, de douleurs et d'absurdités. Nous anticipons la délectation qui sera nôtre, lorsque nous seront offerts les plaisirs, les joies d'une existence édénique promise par des littérateurs plus humains que jamais.

Les connaissances que nous avons acquises de l'univers, de ses lois physiques, des calculs qui nous en ont révélés la matérialité, l'évolution, prouve que la vie n'a aucune ambition de ce genre. Et le fait que les religions aient « réponse à tout », qu'elles balaient si aisément (trop !) les assertions scientifiques incontournables, maintes fois vérifiées, palpables dans la réalité moléculaire, physique, atomique, ne leur assure la moindre attestation de crédibilité, et certainement pas un label de vérité.

A l'opposé, la science n'a pas pour ambition de prouver : elle cherche, elle questionne, observe et il lui arrive très souvent, sainement, de douter. Toujours, elle est prête à abandonner les fausses routes, les théories bancales. Jamais ses déductions ne s'embarrassent d'un merveilleux hypothétique, de certitudes édifiées à partir de la seule croyance fondée sur des mots. Ces derniers dussent-ils engendrer de belles histoires.

Vivre sans foi n'équivaut pas du tout à vivre sans loi ni dignité. Imaginer cela est l'un des torts que l'on peut adresser aux croyants, toutes confessions confondues. Leurs dieux ne nous ont-ils pas fait tous égaux ? Apparemment non. Or, face à la justice humaine ils doivent l'être. Et ce n'est que justice. La seule justice qui existe émane de la société humaine et concerne le peuple tout entier. La foi, la croyance, la certitude appartient au particulier. Sans ce principe fondamental cela nous en serions toujours aux mises à l'Index, aux bûchers et aux excommunications à tours de bras.

Même si elle s'avère tangible, mouvante, difficile à cerner, nous vivons une réalité d'hommes, avec des lois régies par une urgente nécessité, à mesure que nous ne cessons d'emplir cette planète de renégats, de despotes, de malades mentaux qui ne rêvent que de conquêtes, que de soumissions à leurs délires.

La petite voix qui nous alarme, dans notre for intérieur, lorsque nous en venons à ne pas prendre pour argent comptant tout ce que les religions aimeraient nous faire croire, ne fait pas de nous des êtres infidèles, impurs, infréquentables. Nous sommes innombrables à œuvrer à des buts pacifiques, humanistes. Nous sommes voués à une paix dont ne veulent pas nombre de religieux, de croyants en tous genres. Ceci dit, il est évident que la foi et le doute ont toujours survécus, côte à côte, en dépit des massacres, aussi vains les uns que les autres. La société industrielle, avec ses acquis sociaux, et ses li-

bertés dispensées aux individus - quels qu'ils soient, a aussi été bâtie par de prétendus « impurs », de soi-disant « infidèles » cependant dignes du plus haut respect pour n'avoir foi qu'en l'aspect sacré de la vie et n'avoir fait aucune distinction entre les hommes et les femmes. La vie commune d'une ville, d'un pays n'est pas la vie commune au sein de tribus archaïques, nomades ou isolées dans le désert ou dans les montagnes d'il y a deux mille ans, délibérément engoncée dans leurs traditions, leurs luttes tribales, cimentées dans ses étroites visions du monde dont il est dès lors difficile d'imaginer, de comprendre et d'admettre l'évolution du monde, mais par contre si aisé d'en venir à s'agenouiller devant une théocratie savamment échafaudée.

Une pensée influente n'a pas de mal à phagocyter des cerveaux « vides », et si, en plus, le résultat de l'opération est une mise en ordre égalitaire et soumise (l'homme aime être dominé, régenté, débarrassé de ses responsabilités) ajoutée à une promesse paradisiaque qui ne coûte rien, le petit peuple naïf s'accroche à cette bouée en s'imaginant nager dans la bonne direction, c'est-à-dire l'unique qui vaille la peine, puisque émanant du Très-haut, par l'intercession de quelques très bas.

Vivre sur une planète aussi dangereuse que l'est la Terre, notamment à cause des religions, doit nous ramener à faire preuve de raison, avant toute autre chose. Que ceux que le doute n'effleure jamais vivent donc ensemble, à l'écart des « damnés », des

« impurs », et qu'ils s'édifient une zone fermée dans laquelle ils pourront idolâtrer qui bon leur semble et croire à tout ce qu'ils veulent. Car prétendre l'inverse, à coups de prosélytisme forcené, tenter d'unifier le monde sous une unique divine bannière est un brûlot qui a déjà, par le passé et encore dans le présent, attiré plus d'un dément à verser inutilement des fleuves de sang. Tous les « purificateurs » s'y sont brûlé les ailes. Mais en quoi changer d'opinion s'avérerait-il une faiblesse ? Pour quelle obscure raison, se détourner d'une croyance serait un drame ? Pourquoi, renoncer à l'un ou l'autre dieu serait un crime ? Certes, un tel revirement ne peut qu'engendrer au plus profond de nous un conflit socio-cognitif. Mais tant pis pour la logique axiomatique s'il bouscule les connaissances, les certitudes acquises. L'adaptation à un nouveau modèle de fonctionnement, pacifique et humaniste, le renouvellement de notre art de vivre et d'accepter la vie telle qu'elle est, le respect de notre liberté est à ce prix.

« La routine c'est le début de la sclérose », cette réplique dans la bouche du comédien De Funès (dans le film *Faites sauter la banque*) nous met, de manière désopilante, devant un fait avéré : nous n'aimons pas modifier nos habitudes. Nous sommes pourtant nés en des lieux, au sein de cultures et en des époques de façon totalement hasardeuse, que nous n'avons pu choisir. Nous les acceptons comme les meilleures, les plus « normales », oubliant tout du côté artificiel de cette vie dans laquelle nos pré-

décèsseurs nous plongent. Le spectacle affligeant de notre civilisation donne à réfléchir, et il y a de quoi, pour les plus faibles, s'en détourner, se droguer, pour tenter d'oublier, de fuir. Mais on ne fuit pas l'insensé de cette manière sans éprouver d'autres tourments.

Dans sa propre logique qui, somme toute, implique des intérêts et valeurs strictement personnels nés de la culture, du contexte et de l'époque qui nous a vu naître, chacun peut toujours se trouver des raisons de légitimer ses valeurs, sa logique. Seulement, il y n'aura toujours qu'une seule logique capable de supplanter toutes les autres : celle qui se fonde sur l'intégral, l'inconditionnel respect de toute forme de vie, qui respecte et économise le capital Terre, ses éléments, celle qui se fixe des limites à l'expansion et aux dégâts humains et qui éduque ses enfants dans cette optique. Le meilleur sens que nous pouvons donner à la vie - qui n'a pas daigné nous en donner le mode d'emploi, est celui qui peut nous conduire à devenir plus humain, ne pas agir vis-à-vis des autres comme nous n'aimerions pas qu'ils agissent à notre égard, d'accéder au stade supérieur et quitter, en esprit et en actes l'*homo violentis*.

En terminant la visite de cette exposition, nous avons le sentiment d'avoir accompli une petite excursion au pays de la beauté, de la technique et de l'art pacifique. Nous avons appris que hors toutes convictions, scientifiques, politiques ou religieuses, nous pouvons contribuer à un autre monde, lui don-

ner de meilleures couleurs, l'alléger dans ses souffrances. Pour ce faire, attentif à la petite voix du doute qui gêne tant de certitudes malvenues, à l'hérédité douteuse, à l'image de Scutenaire, efforçons-nous de penser que nous croyons plutôt bon de douter. Celui qui doute est toujours en chemin, mobile, disponible, ouvert et curieux. Celui qui, sûr de lui et de tout, se contente de croire sans évaluer, sans approfondir, sans oser mettre en question ce à quoi il adhère est une mécanique qui ne fonctionne que pour elle-même. Parce que, comme les riches ne peuvent supporter que des pauvres puissent être heureux, elle fonctionne pour se rassurer et faire des adeptes, des convertis, coûte que coûte, parce que ne pouvant admettre que de vils mécréants puissent être heureux, malgré tout. C'est oublier que nous ne possédons rien ni personne. Seuls, le temps, la Terre et la vie nous possèdent, non l'inverse. Et parlant de « dieu », nous bavardons à n'en plus finir, à en remplir des tonnes de livres, à propos de ce que nous ignorons totalement.

La nature, et elle seule, connaît et maîtrise à merveille un projet qui surpasse tout ce que nous pouvons en dire. Nous pouvons nous en assurer en nous remémorant chaque jour ce dicton ardéchois :

Les hommes parlent, l'eau coule, le temps passe...

Si j'écris sur du sable, seul le vent me lira

La mécanique de l'écriture je ne la connais pas vraiment. Beaucoup plus simplement, je pense que je n'ai que du cœur. Cela doit être utile, puisque je continue à apprendre à écrire à chaque nouveau texte. J'écris comme je me parle en silence, secrètement, comme j'aurai, ma vie durant, voulu m'exprimer de vive-voix à autrui, en ne craignant plus les mots tranchants, pointus qui blessent ou demeurent incompris, sujets à malentendus.

Les petites choses griffonnées ou tapotées, noir sur blanc, sont celles qui m'ont traversé l'œil ou l'esprit. Elles se sont débattues dans le dédale de mon esprit pour me hanter, souvent la nuit, parfois des années durant.

Le silence oppressant des mots que l'on ne parvient pas à aligner... Ainsi ai-je longtemps maintenu des idées, des réflexions dans ma "boîte noire", attendant le bon moment pour les mettre en lumière après qu'elles aient été longuement malaxées dans un mutisme qui me caractérisait au cours de mes jeunes années. Avec la pratique de l'écriture je parviens, parfois, à leur donner la couleur émotionnelle d'origine.

L'école ne m'a pas été très utile. J'en suis sorti aussi niais, aussi cancre qu'en y entrant. Mais, par bonheur, j'aimais lire. A vrai dire je ne me suis véritablement instruit, plus tardivement, qu'auprès des écrivains, des penseurs qui avaient quelque chose d'utile, d'éducatif à dispenser. Hormis ceux-là, quel viatique s'avère vraiment indispensable ? C'est à leurs enseignements que je me suis éclairé dans la nuit de mes propres errances, erreurs et tourments. J'espère que c'est bien dans leur terreau que poussent aujourd'hui mes propres semences.

Par le biais des livres, nombreuses sont les tragédies qui peuvent se répéter au gré de notre Histoire. Un livre peut parler à des millions de gens, lever des armées de zombis. Tant de livres ont rendus fous des meneurs de peuples léthargiques. Y a-t-il un seul livre qui puisse faire de nous de véritables humains ? J'ai d'abord choisi de refouler dans le silence le tohu-bohu des frasques humaines, dont on nous distille méthodiquement, chaque heure du jour, à longueur d'année le bruyant et lancinant lamento qui nous distrait de nos intentions les meilleures. Mes véritables informations sur l'état du monde, j'ai toujours préféré les glaner auprès de gens qui manient la mécanique de l'écriture en parallèle à leur mémoire, à leur savoir-être. A les lire, à les fréquenter entre les lignes, j'ai rapidement assimilé dans quel univers artificiel je patauge toujours, mais en m'en faisant une opinion plus claire. Plus je les lisais, plus je me sentais indigne d'eux, coupable de

ne pas m'être éveillé et indigné plus tôt. Ces écrivains, scientifiques, philosophes, naturalistes, insurgés, et autres visionnaires et subversifs furent mes véritables enseignants. Un enseignement dont chaque enfant devrait depuis longtemps pouvoir bénéficier, dès ses premiers pas à l'école tout comme au sein de sa famille. Nous en sommes très loin. L'école formate, elle n'éduque pas. Quant à la mise en pratique... Pourtant, on peut changer de vie, tout seul, presque instantanément. Par exemple à la lecture d'un seul bouquin.

Mes auteurs m'ont appris à apprendre, à regarder le monde, à me méfier, à débusquer les faussaires de la politique, de la science, de l'économie. Ils ont été, et sont toujours, mes guides dans la forêt de truands qui gangrènent la presque totalité des institutions de cette société maladroitement construite. Triste monde qui fonctionne comme un piège pour chaque nouveau-né, pour chaque naïf, chaque innocent qui se perd dans l'outrance, le mensonge, l'égoïsme, la cupidité, la jalousie qui règnent en attractifs et fascinants modèles pour une grande partie de l'humanité.

L'homme est voyeur par nature. Il est fasciné de façon malade par l'excès, le superflu, la brutalité, le morbide, l'inutile. Il se reconnaît volontiers - et s'en repaît, de la douleur des autres, de leur sang, de leurs cris. Nous ne sommes plus dans le monde de l'animal mais dans le monde du factice, infamant dans lequel nous persistons malgré tout à plonger de nouvelles vies innocentes.

Non, décidément, l'école ne m'aura pas appris à devenir adulte pensant, riche de son libre arbitre raisonné. Elle n'ose pas. Dans l'amalgame inextricable et follement complexifié, il faut se protéger des injustices, des égoïsmes, des mensonges, des mises en demeure, des lois faites par des riches pour protéger les riches.

Une fois que nous avons appris à contempler la société dans la permanence de ses erreurs, une fois que nous nous sommes frottés à ses règles imposées par notre grouillement, nous ne pouvons la voir, ni l'admettre comme le fait un enfant naïf, ni même comme quelque chose *allant de soi*, une sorte de principe moteur d'évolution, censée nous apporter joie et progrès.

Seulement, confier des termes, des ferments de rébellion, de résistances à des convertis a-t-il du sens lorsqu'une multitude se détourne de la critique créative, de la réflexion positive ?

La bonne foi ne suffit pas à réveiller les assoupis. Mais les chantres de paix ont-ils jamais eu la voix assez forte pour se faire entendre dans un monde où sévit le vacarme ? Nous savons qu'il n'est guère nécessaire de manipuler la génétique pour transformer un animal humain en machine dévastatrice. Il y parvient spontanément, affublé de ses œillères. Le reste coule de source, s'infiltré dans l'engrenage délirant d'une colossale structure de fer, de froid, de démesure et d'une laideur déterminée, propre à dénaturer tout ce qui peut l'être.

D'avoir exigé la constance du bonheur et du pouvoir, nous voici devenus blasés de tout. Et comme en tout, l'excès ne mène nulle part ailleurs que dans sa perte.

Toute dette envers la nature reste due

Dotés de nos bibliothèques copieusement nourries grâce aux travaux et recherches des scientifiques de terrain, nous sommes en mesure de remonter le temps. Ainsi parvient-on à aborder, si l'on peut dire, les premiers âges adroits de l'Humanité qui nous permettent de nous pencher sur les premières préoccupations domestiques de ces rudes époques.

Ainsi la pratique de la vannerie dut probablement être l'un des tout premiers moyens - sans doute même antérieur à la poterie, découverts par les humains capable d'améliorer un tant soi peu les aléas du quotidien. Cueillir des fruits, des végétaux, des racines, si les mains y suffisaient, impliquait cependant la possibilité d'en transporter en quantités importantes. Restait à inventer le contenant avec ce que la nature offre comme matériaux disponibles.

Il en fut ainsi partout où *homo habilis* abandonna le nomadisme, pour autant que son contexte de vie lui apportait les ingrédients de base, à savoir un type de végétation propre aux entrelacs. La suite de ces expérimentations de la première heure et des évolutions techniques nous la connaissons. Les millénaires passant ce qui devint peu à peu un art imaginaire

de plus en plus élaboré, ne fit que s'étendre. Des siècles durant, l'exercice de la vannerie ne cessa de progresser et de s'imposer comme activité parmi les plus utilitaires. Objets de première nécessité, robustes, pratiques, la diversité des genres et des finalités traversa les âges jusqu'à nous atteindre et commença à céder du terrain face à la civilisation du pétrole et son contingent de manufactures d'objets en plastique. Ce qui jusque là avait assuré une existence digne à des dizaines de milliers de familles, à une époque où 80% de la population occidentale était rurale, fut sur le point de sombrer dans l'oubli.

Aujourd'hui, la vannerie peut paraître quelque peu désuète aux magnats de l'industrie pétrochimique, aux cerveaux de la physique quantique, aux citoyens vivants loin de tout contact avec ce qui subsiste de "Nature".

Pour un peu, on la reléguerait définitivement aux musées des traditions obsolètes, tant elle ne risque guère de bouleverser un secteur qui aime à se prétendre "économique". Et pourtant...

Comment pouvons-nous encore être si confiants en nos moyens technologiques à l'heure où sonne l'avertissement de la pénurie des produits pétroliers pour les prochaines années à venir ? Le fait est avéré. S'il ne constitue un drame que pour les spéculateurs il faut bien se convaincre que ce ne sera là qu'une étape logique d'un cycle de débordements en tous genres, qui commence d'ailleurs à nous présenter un peu partout la facture. Ce prix à payer inclura, dans

un avenir qui ne se comptera pas en siècles, un juste retour, sinon à la sagesse, au moins à la contrainte de vivre de manière plus raisonnée, de mener une existence basée sur des valeurs qui ne fassent plus l'économie du respect intégral de l'environnement. Un art de vivre qui ne compte plus sur la vitesse et qui accepte le rythme des saisons, en somme les lois fondamentales de la Nature qui ont permis qu'un jour nous apparaissions sur cette planète... pour nous y répandre en conquérants, à nos risques et périls. C'est dire qu'en matière d'art "simples", ancestraux, tels que la poterie ou la vannerie, la raréfaction et le coût de plus en plus prohibitif - jusqu'à disparition définitive des produits pétroliers aura pour conséquence le juste et impératif retour à maints vieux métiers d'antan.

Las de mener une vie où la vitesse et le matérialisme imposent leur dictature, bien des gens décident actuellement de résister courageusement. Ils font volte-face, ralentissent, disent "non" à une ère de gaspillages, de gâchis, de productivité ravageuse qui n'a jamais mené quiconque sur la voie d'un vrai bonheur et le monde sur les voies d'un véritable progrès. Les portes du bon sens se sont refermées devant nous, sans que nous y prenions garde. En parallèle à cette déchéance, des femmes et des hommes, un peu partout, ravivent le souvenir des gestes ancestraux dont la mémoire a été heureusement préservée. Ils font des émules, propagent un esprit de communion tranquille avec une nature que beaucoup d'entre-nous ont cru pouvoir

dominer, gérer, façonner, exploiter, nier, refouler avec les conséquences qui n'échappent qu'aux indifférents. Il est certain que dans l'état d'esprit qui est celui de beaucoup d'individus, agiter ses mains des heures durant avec des branches, des tiges, des écorces, des rameaux des écorces, des rameaux peut sembler puéril, voire folklorique ou fastidieux pour un résultat éphémère. Éphémère ? Voire ! Un solide panier, selon l'usage auquel on le destine et le soin qu'on en aura, peut rendre des services très longtemps. Et, juste retour des choses, en fin de carrière il retournera discrètement se décomposer dans la forêt sans causer le moindre dommage.

Sur la balance des sarcasmes, on peut toujours peser les résultats de nos agissements modernes qui adhèrent en masse à une philosophie bancaire du court terme...

Ce n'était pas le bon temps

C'était le temps « d'avant », le temps qui nous fit surgir d'une longue lignée animale et tributaires de la puissance créatrice de la vie. *Sapiens* n'était ni plus ni moins sage qu'une autre espèce vivante. Il survivait dans des conditions similaires à celles de tout être vivant d'alors, rude, difficile, précaire mais immensément libre et sans frontières, sans autres lois que celle des impératifs alimentaires, des soins du corps. Le « travail » gisait encore dans les limbes d'une intelligence qui serait bientôt « intéressée », exigeante, frustrée, possessive.

Sapiens était à sa juste place parmi une faune dont il ne se démarquait pas encore plus qu'il ne fallait. Infime représentant parmi des millions d'autres êtres, tous égaux devant une puissance que, beaucoup plus tard, certains nommeraient Destin, Nature ou Dieu. De cette faune des premiers temps, il ne faisait que prélever une modeste part sur l'immense capital dont il n'avait nulle conscience. Du regard qu'il portait sur les autres animaux – dont beaucoup ne le craignaient point, ne subsiste que quelques silhouettes adroitement figurées, reléguées au plus obscur de ses abris rocheux en autant de scènes mystérieuses dont le sens exact

persiste à nous échapper encore aujourd'hui. Détail étrange, dans toutes ces représentations ne figurent aucune plante alors qu'il était tout autant cueilleur et glaneur que chasseur. Mais ce n'était pas le bon temps. C'était sans doute l'expression d'un patient observateur, chasseur obligé, physiquement défavorisé. Une terrible glaciation, une incompréhensible transhumance du gibier et c'en était fait de la survie, ou alors s'imposait l'obligation de migrer, de pister sur de très longues distances. A cette époque, *sapiens* excellait encore dans l'usage quotidien de ses membres inférieurs, longtemps, silencieusement... Les plaintes étaient inutiles, les droits et les obligations non encore inventés de toutes pièces par les effets du surnombre humain. Marcher ou mourir. Supporter ou disparaître. Un égal sort pour tous. Une seule et même justice, comme pour tous les autres animaux. Car la vie donne, et la vie prend. Elle n'a pas de favoris. Pas de cruauté, pas de sport dans cette chasse, ni de « gestion du cheptel » dans le quotidien de *sapiens*, probablement vite conscient de sa fragilité et de l'importance du patrimoine naturel auquel il devait sa subsistance.

Altamira, Lascaux, Chauvet et bon nombre d'autres sites rupestres rappellent, à ceux qui veulent bien s'en soucier, combien est précaire notre sort commun dès lors qu'il dépend totalement de la biodiversité de la nature, de l'intégrité et du respect de ses genres et espèces. Dérisoire locataire d'une planète insignifiante dans la galaxie, *sapiens* pense avoir énormément évolué grâce à sa technologie, ses

banques, ses missiles, l'entrelacs de ses autoroutes, ses OGM et la démesure de l'ordonnancement matériel de ses sociétés de béton. Il ne veut plus entendre parler de nature, sinon dans les catalogues touristiques, pour essayer de rêver encore un petit peu à tout ce que ses excès lui ont fait perdre. A présent, pour vivre, il doit faire de la politique, amener les foules, se vendre, se masser en ligue rebelles, quémander auprès des riches, courber la tête devant les tyrans, se faire le complice des pires marchandages.

Mais ce n'est pas le bon temps. Ainsi, sapiens, des dizaines de milliers d'années plus tard, après avoir traversé, fomenté, subi maintes civilisations sanguinaires dont il ne reste que poussières, quelques noms, des dates et des faits abominables en cascades, sa mémoire lui fait toujours dange-reusement défaut : il reste extrêmement convaincu d'avoir considérablement évolué. Son intelligence torve, parasitée par les milliards de ses congénères, voile l'ampleur de ses débordements qui ne sont autres que fléaux pires que tout ce que la nature peut engendrer, parce qu'ils nient bêtement, féroce-ment la valeur de la vie.

Il n'y a pas de bon temps, il n'y a qu'un temps commun, actuel, dont il convient de se remémorer les tenants et les possibles aboutissants afin que notre avenir ait quelque chance d'avoir le moindre sens.

Nous sommes ceux que nous attendons

Plus que par les adultes, c'est à partir des enfants et des adolescents que la société de demain se construit aujourd'hui, car on devient ce que l'on sait et l'on agit selon ce que l'on est. Aussi, plutôt que de cumuler encore des millions de nouveaux enfants dans les décennies à venir, attelons-nous à éduquer ceux qui sont là, déjà en surnombre, sur une planète qui nous rappelle à sa manière qu'elle est limitée et ne peut continuer à amasser des humains aveugles, égoïstes et bornés par dizaine de milliards.

En l'état actuel des choses il est permis de croire que nous, adultes, ne sommes toujours pas aussi éveillés et intelligents que nous prétendons l'être. Nous en faisons largement la preuve au quotidien. En matière d'éducation de nos enfants, le résultat est tout aussi fâcheux. L'avons-nous bien été nous-mêmes ?

Le laxisme, l'abandon de nos responsabilités, l'adhésion à des courants, des modes débilissants, aussi bien en matière scolaire que dans la vie de tous les jours ont contribué à l'accumulation de dégâts culturels considérables. Il est temps d'y mettre un frein puissant. J'ai remarqué que les salles de conférences accueillent la plupart du temps des

adultes en grande majorité convertis aux sujets exposés. Comparativement, s'il s'y trouvent peu de jeunes gens, ce ne sont encore trop souvent que ceux qui accompagnent leurs parents déjà acquis aux causes présentées. Aussi, comment toucher le public des absents ? Comment espérer faire bouler de neige avec des principes, des théories, des enseignements qui ne sont entendus ou lus que par celles et ceux qui se sont déjà, peu ou prou, rattachés aux grands questionnements, aux remises en question et à la recherche commune de solutions dont l'humanité a plus que jamais, besoin ? Parce que nous sommes essentiellement plongés dans une société de loisirs, de lucre ?

Certainement pour ce qui est de la partie occidentale de la planète, partie la plus riche, la plus polluées, la moins remarquable en matière de civisme, de gaspillage des énergies, de protection réelle de l'environnement.

Les lecteurs réguliers ne sont pas sans savoir que les bibliothèques croulent sous les livres, notamment ceux traitant de l'environnement naturel, de l'état plus que fiévreux de la planète, et tous documents injustement qualifiés d'alarmistes, même s'ils accumulent force considérations sur ce que nous faisons subir à la Terre depuis quelques siècles et s'ils sont complétés d'un effrayant agenda des risques auxquels s'exposera notre civilisation dans les décennies à venir. Impossible d'échapper au bilan qui nous est régulièrement asséné dans les médias. Les périls à venir font toujours recette.

Malgré un léger sursaut des consciences, dû à quelques personnalités hors du commun, qui devrait faire d'une mince frange de la population de réels écologistes, et malgré un engagement encore trop superficiel, le peu d'intérêt manifesté par la grande majorité des citoyens aux problèmes de notre temps, il est difficile dans l'état actuel des choses, de prétendre provoquer un revirement sociétal massif, fut-il pacifique. D'abord parce qu'il y faut du temps, ensuite il y faut l'incontournable nombre de citoyens affranchis de leurs mauvaises habitudes, prêts à agir sur le terrain, décidés à remettre en question leurs actes, leurs valeurs, leurs manières de penser une vie incluant travail, loisirs, consommation, politique et gestions des biens communs que sont la terre, l'eau, les forêts.

L'objectif bien compris de la création d'une nouvelle société devrait instantanément faire de chacun nous un écologiste de base, au sens universel. Nous ne parlons pas ici d'écologie politique, mais d'écologie au sens élémentaire, humaniste. Créer ne fut-ce que son propre petit potager est en soi un acte écologique et en même temps politique puisqu'il affirme une option découlant de la volonté réfléchie de vivre autre chose qu'une consommation qui offre ses œillères en prime. Faire un choix, c'est affirmer notre pouvoir de citoyen. Pourquoi s'en priver ?

Quoi que l'on pense, le choix, nous l'avons toujours. Car en effet il nous est toujours possible d'abandonner notre raison au profit de ceux qui veulent la

dominer, ou nous ressaisir en opérant non par une brutale révolution mais par « la bande », en y mettant le temps et les moyens éducatifs. La sélection selon Darwin nous a appris que ceux qui s'adaptent le mieux survivent dans un environnement qui ne fait aucun cadeau à quiconque.

Si la nature impose des règles immuables, identiques pour tous les animaux, celles de notre civilisation, artificielles par essence, n'ont rien d'intangibles. Elles peuvent être revues, corrigées, amendées autant de fois que les nécessités l'imposent. Encore faut-il s'impliquer dans une vigilance, une lutte, une résistance de chaque jour. Le premier pas étant de s'informer. Sans curiosité, sans réflexion, en nous limitant d'avance à la peur, à la lâcheté ou par paresse rien n'est possible *et tout le devient pour ceux qui décident de notre destin à notre place*. Face au choix, la première option qui s'offre à nous, celle du fatalisme, consiste à continuer comme nous l'avons toujours fait jusqu'ici, autrement dit ne nous préoccuper que de ce qui concerne notre petite sphère privée, l'accroissement de nos biens, de notre confort, de nos « possessions » et de nos facilités, bref nous consacrer entièrement à nos affaires politiques, industrielles, économiques. Et cela tout en accordant une aveugle confiance au dogme salvateur de la toute-puissante technologie.

La seconde option, celle de la dignité et de la responsabilisation, consiste à admettre que nous commettons des erreurs si graves qu'elles mettent en

péril l'entièreté de ce que nous croyons immuable. Cette option implique que nous reconnaissons que notre planète est unique et non reproductible. Adhérer au principe de croissance infinie dans un monde limité relève de la folie.

Aussi il importe que nous remissions notre égoïsme au placard, que nous refusions d'être dupes du discours démagogique des économistes et des élus dotés d'une optique à court terme, qui s'attachent surtout à nous rassurer afin de conserver leurs pouvoirs et privilèges avec, pour y parvenir, l'appui d'un maximum de complicités à tous les degrés. Il n'est que pour seul exemple notre dangereuse implication en matière d'armement est loin d'être superficielle. Secteur très prolifique en matière d'emplois et de bénéfices, tout le monde y trouve son compte, « depuis l'ouvrier sur son tour, en passant par sa famille, le patron de l'usine et sa famille, le fournisseur et sa famille, le soldat et sa famille, jusqu'au ministre et au dictateur et à leurs sbires... et leurs familles respectives. » ainsi que nous le rappelle un tract du MIR-IRG.

La mort, surtout celle d'autrui, anonyme, lointaine, paie bien. Préparer la guerre pour l'éviter (?) c'est déjà la vivre.

Est-il encore besoin de souligner que la première option a fait - très largement - la preuve de son inadéquation pour ce qui est de lutter contre la pauvreté, l'immigration, la pérennisation des énergies, la préservation de la biosphère, etc. ? Ses principes, tous plus ravageurs les uns que les autres

n'ont pas réussi à nous faire entrer dans une ère réellement écologique et humaniste. Le capital-Terre est gravement entamé. Donc, c'est à la seconde option que nous devons nous consacrer, afin de trouver des moyens d'actions capables de nous permettre de rediriger notre barque sur une mer de possibilités dont nous n'avons pas toujours conscience ou dont nous doutons de l'efficacité. L'écologie, tout le monde connaît.

Qui n'aime pas, entre la poire et le fromage, revendiquer un ensemble de moyens et de règles définies attestant sa bonne volonté de protéger la nature, avec tout ce que cela peut impliquer comme fourvoiements divers, gaspillages et récupérations politicardes ? Le handicap majeur d'un parti écologiste est de faire de la politique ? Lorsque nous décidons en toute conscience et liberté de boycotter tel ou tel produit issu de l'industrie chimique sensé nous aider à mieux cultiver nos terres nous ne faisons pas autre chose que de la politique.

La politique est indispensable et inséparable de nos actes et revendications. Mais le tout est d'être crédible et d'agir en masse. Seul le nombre peut faire pencher la balance en faveur du bon sens. Une fois n'est pas coutume. Que sont quelque 70.000 membres « colibris » (voir à ce sujet le site du Mouvement Colibris) sur une population de plusieurs dizaines de millions de citoyens ? Rien moins qu'une portion congrue. Et cependant ces activistes parviennent à résister, à faire la preuve

qu'ils ont choisi une voie qui ramène aux bons gestes. Toutefois, il faut déplorer qu'au lieu de faire corps, une quantité énorme d'énergies se disperse dans un réseau d'organismes partageant, à de faibles différences près, des objectifs similaires. A se demander si, plutôt que de verser une minime cotisation à plusieurs associations ayant les mêmes buts, il serait plus intéressant d'en offrir une seule, mais conséquente au bénéfice d'un seul mouvement... Ces associations n'auraient-elles pas tout à gagner en se fondant en un tronc commun ? Or, c'est l'esprit de chapelle, de dissidence, qui sévit plus que jamais. Chacun est convaincu qu'il fera mieux et autrement que les autres.

Imaginons un instant que tous ces « amoureux de la nature » de tous âges et de toutes tendances, tous ces utopistes rêvant d'un autre système de société, unissent leurs volontés et leurs bras au sein d'un seul organisme - la protection de l'environnement et les projets humanistes qui leurs sont indissociables n'en demandent guère plus - il y aurait certainement de quoi créer de l'emploi et ne plus gémir ni sur le manque de membres et de bénévoles ni sur celui des résultats.

Se plaindre des maux de la Terre suffit amplement. Nous en avons fait depuis longtemps le peu réjouissant et complet recensement, ainsi que du nombre et des causes de nos erreurs. Au terme de ce constat doit succéder la réflexion qui, en bonne logique, devrait nous entraîner à l'action, pour autant que nous ayons le courage de tous nous recon-

naître responsables et que nous soyons dotés du désir sincère, déterminé, de nous amender en nous impliquant dans une œuvre de régénération, ne fut-ce que par respect à l'égard des êtres vivants à venir, végétaux ou animaux. Végétaux en premier, parce que nous sommes tous subordonnés à ce règne du vivant. Et c'est d'engagements dont à besoin notre environnement naturel, plus de discours. S'il en fallait encore, qu'ils soient alors destinés aux jeunes insouciants. Notre avenir en dépend, et il s'agit d'un souci que nous dicte notre *bon égoïsme*.

In memoriam

Membres complices du même équipage, nous naviguions de concert sur les flots de nos pensées communes. Nous idéalisons ceux dont partageons les sentiments. Sans doute cette forme d'idéal était-elle peu objective puisque nous occultions délibérément les petits travers, les moments de discordes, les courroux parfois sans concession à la tempérance, et surtout notre finitude...

Les absents aimés sont une plaie, un gouffre que le temps ne comble jamais totalement. Ils nous replongent dans cette solitude qui n'a jamais cessé de nous accompagner, notre vie durant, mais qui ne nous pesait en rien, puisque nous pouvions anticiper *le retour*. Pourtant, confronté à la dernière solitude, nous oublions que nous étions prévenus bien longtemps à l'avance, de ce qui nous attendait. Cette douleur d'une séparation non voulue. Les raisons que nous légitimons pour pleurer un disparu sont multiples. Parmi elles se trouve aussi celle du sentiment d'injustice, d'abandon, de fuite, de pénalisation. Nous nous apitoyons aussi sur notre propre sort, égoïstement, sachant ce que nous perdons. Aucune larme ne fait germer la graine du

renouveau. Le but le plus apparent de l'existence est de nous faire perpétuer l'espèce humaine. La vie ne cherche qu'à se perpétuer, partout, dans toutes les formes, pour toutes sortes de durées. A travers cet étrange « programme » qui dépasse, et de loin, tout ce que nous pouvons émettre comme hypothèses évolutionnistes ou créationnistes, force est de constater que nous ne sommes qu'entités insignifiantes, promises à la souffrance et au désenchantement. Oui, tout l'amour du monde n'en fait pas un paradis. Et pourtant. Nous avons toujours l'humble recours au choix du type de lendemain que nous souhaitons vivre, celui du renouveau ou de l'abdication. Nous avons toujours le choix pour ce qui relève de la manière d'être. Soit le repli amer, soit l'envol, celui-ci fut-il éphémère. Soit l'aigreur ou bien... C'est le verre à moitié vide ou à moitié plein. Perdre l'autre s'est aussi perdre un peu de soi. Mais la présence est-elle indispensable à l'amour ? Loin des yeux... le cœur bat toujours, la mémoire est vive. Le souvenir peut toujours enjoliver ou déprécier tel ou tel événement qui fut partagé avec l'être cher, même si la faim de l'autre perdure, évidemment. Là où nous ne pouvons absolument plus rien, là notre raison doit rester maître d'elle-même.

Les absents maintiennent leur présence en notre esprit. C'est une image, avec ses sons, qui ne jaunit jamais. Ceux qui nous ont quittés nous ont marqués de mille manières, et nous perpétons leur sillage, marchant dans leurs empreintes tant que nous reconnaissons leurs valeurs et leurs accordons cette

part vive de notre mémoire. La détresse n'est jamais que l'envers d'un même décor qui s'attache à multiplier nos illusions. Nul ne nous apprend à survivre à nos manques, de faim, de soif ou d'amour. Cependant, la plupart d'entre-nous y parviennent. On survit à toutes les douleurs, à toutes les absences. La vie, encore elle, l'a voulu ainsi. C'est pour cela qu'il appartient à l'avenir de panser nos blessures de cœur. La colère n'est jamais loin de la douleur. Mais qui sommes-nous pour en vouloir à la vie de nous soustraire brutalement ceux à qui nous tenions le plus ? Nous ne sommes jamais que les dérisoires sujets d'un élan universel dont la puissance et la signification nous dépassent. Cela nous a toujours fait peur, cette force. Et ainsi faisons-nous tout pour nous débattre, pour refuser l'inéluctable, pour nous anesthésier l'esprit. De la mort ou de la vie qui peut dire quelle est celle qui devance l'autre ? A moins qu'il ne s'agisse des faces d'une seule et même chose ?

Renouveau ou fin de l'histoire, il n'y a pas de personne importante, indispensable, ou irremplaçable. Il n'y a qu'une personne aimée que l'on peut continuer à aimer. Sans doute considérons-nous sa perte comme une injustice parce que nous sommes désemparés devant ce que nous perdons, devant ce que nous n'avons pu sauver, devant ce que nous avons raté ou ignoré, par insouciance, paresse ou autre mouvement d'humeur. Tout ce qui naît porte en lui le germe de sa fin. Nous faisons la queue, les uns devant les autres dans l'interminable cortège de

milliards de locataires d'une vie. Un être meurt et le monde meurt avec lui. La richesse de son savoir-faire, de son savoir-être, ses connaissances, ses facultés, tout ce qui faisait œuvre de créativité, tout ce à quoi nous aurions dû, nous atteler notre vie durant, pour protéger, pour transmettre. Car la vie continue sur sa lancée. C'est aussi sur cela que nous pleurons. Au fil de leurs saisons, font bien ceux qui ont la sagesse de s'en souvenir. Et le souvenir devient chose vivante lorsque nous en ravivons régulièrement la flamme en perpétuant le meilleur de ce que nous ont légués les absents.

Aphorismes cosmiques

Aller dans l'espace, pourquoi faire ? Nous y sommes déjà !

De quoi peut être fait demain si nous ne nous inquiétons pas de savoir d'où nous venons ?

L'Univers ne s'inquiète pas de nous. Peut-être même pas de lui-même, suprêmement indifférent à notre présence, à nos déboires. Riche de ses créations éphémères, il est le théâtre du Temps qui passe. A moins que ce ne soit nous, seulement, qui passons.

Apesanteur n'est pas absence de gravité. Cela traduit surtout le phénomène de chute. Tout corps contenu dans l'Univers tombe vers un quelque part toujours différent, inconnu, selon la force gravitationnelle qui sévit partout en permanence. Vouloir échapper à la force d'attraction exige une dépense d'énergie terriblement coûteuse. Notre vol dans les airs demeure une bien piètre illusion de puissance et de liberté.

L'Univers ne reconnaîtra pas de sitôt les frontières et les lois humaines. Seules les siennes y sévissent et y assujettissent tout ce qui s'y trouve. La Terre abri-

te plus de frontières qu'il n'y a d'étrangers. Il n'y a que l'animal humain pour avoir inventé drapeaux, murs et barbelés. A force de croître et de multiplier...

Une seule langue suffit au cosmos : celle qui décide de notre sort à tous et qui ne s'embarrasse d'aucun préjugé ni d'aucune morale. Certains d'entre-nous ressentent cela fortement lorsqu'ils se trouvent devant une image des profondeurs sidérales. C'est peut-être pour cela que les angoissés préfèrent s'en remettre au "bon ordre", à l'arbitraire ou aux illusions humaines.

Nous exigeons le maximum de confort et de facilité, la plus grande vitesse pour chaque chose à entreprendre. Si la vie en avaient fait autant nous ne serions pas là.

Nous sommes capables d'admirer la beauté toute subjective, d'une orchidée, la fragilité d'un insecte, la prolifération du phytoplancton. Et nous sommes capables d'oublier ces beautés. Nous avons doté chaque chose, sortie ou non de nos mains, d'un prix. *Ce qui fait de nous de banals marchands, des concurrents, des adversaires, des ennemis. Comme si la vie devait nécessairement se résumer à une espèce de punition, comme si elle pouvait avoir un prix, alors que rien ne nous appartient.*

Les étoiles sont innombrables, et l'espace suffisamment vaste pour contenir nos hurlements de haines et de guerres. La Terre, au contraire, ne l'est pas assez pour contenir tous les débordements humains. Commencement des larmes à venir.

A l'échelle du temps cosmique, c'est il y a à peine un instant que nous étions encore nombreux à croire mordicus que le soleil tournait autour de la Terre et que cette dernière était plate. Croire ou savoir, dilemme qui soulève une question d'importance : pourquoi toujours vouloir imposer la vénération d'illusions faciles, rassurantes, anthropo-centristes au lieu de nous en remettre au savoir que procure l'expérience ? Par peur de ne pas dominer ou de regarder notre finitude en face ?

Quelques millions d'êtres humains, il y a à peine quelques siècles. Plus de six milliards aujourd'hui. Neuf dans quelques années. Et puis ?...

Nous qui aimons à nous prétendre intelligents n'en aimerions pas moins changer ce monde. Mais vouloir changer le monde devrait, le plus instantanément qui soit, commencer par nous changer nous-même, pour ensuite en faire un projet commun. Sans cela : aucune chance.

BONIMENTS

J-M LUFFIN

Nouvelles, poèmes, réflexions et aphorismes.

Les **Boniments** rassemblent de courtes nouvelles dans des genres divers, allant de la fiction à l'introspection jusqu'à la contemplation,...

De jour comme de nuit nous emmène sur les sentiers de la prose poétique en de brefs petits tableaux, à la rencontre du temps, du silence, de la nature, de l'écriture, de la solitude, de la nuit,... Suivi de **La part manquante**.

La Voix du doute consiste en une balade méditative à propos des croyances, des vérités, des certitudes, jusqu'à ce que, chemin faisant, nous fassions ou non le libre choix de nous enrichir du bénéfice du doute. Pour goûter à une audace qui ne fait jamais de tort à l'éveil de notre conscience...

Quant aux **Réflexions** et **Aphorismes cosmiques**, ils se concentrent sur notre art de vivre, notre présence dans l'Univers...

Né à Liège en 1952, Jean-Marie Luffin est chroniqueur à Bruxelles, au sein d'une association active dans le secteur social. Il fut également, présentateur-radio, comédien-littéraire, rédacteur, animateur socio-culturel, animateur de revue littéraire, peintre. Il est l'auteur de divers ouvrages (théâtre, contes, techniques, réflexions...) la plupart restés inédits.

Andenne – novembre 2014